

SÉANCE PUBLIQUE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER,

Du Vingt Germinal An Douze.

offert à Mr Roustan. D. M.

Par son dévoué Serviteur et Ami,

Piron

SÉANCE PUBLIQUE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER,

Du Vingt Germinal An Douze.

Présens les Professeurs René, A. Broussonet, Dumas, Virenque, Lafabrie, V. Broussonet, Poutingon, Mejan, Baumes, Berthe, Vigarous, Montabré, Seneaux, et Fouquet, *Professeur honoraire.*

L'École de Médecine de Montpellier voulant fournir un témoignage solennel de sa reconnaissance pour les nombreux bienfaits qu'elle a reçus du Gouvernement, et en particulier pour ceux qu'elle doit à un Ministre, ami et protecteur

éclairé des Sciences et des Arts, avait déterminé que l'inauguration de l'amphithéatre d'anatomie, dont la construction est entièrement terminée, aurait lieu, aujourd'hui 20 germinal an 12, dans une séance publique.

Elle avait pensé que cette cérémonie ne pouvait qu'acquérir un plus haut degré d'intérêt et d'éclat, en la consacrant en même tems à l'inauguration du buste du Ministre J. A. Chaptal, qu'elle a cru devoir faire placer dans ce même amphithéatre pour attester à la postérité, d'une part, la sollicitude et la munificence du Gouvernement et du Ministre, et de l'autre, la gratitude de l'École. Cherchant en outre à rendre, autant qu'il est en son pouvoir, cette double fête digne de son objet, l'École avait délibéré d'y inviter les Autorités civiles et militaires, ainsi que tous les citoyens distingués par leurs fonctions, leurs talens et leurs lumières.

Le Cn. C. L. Dumas, Professeur d'anatomie et de physiologie, avait été choisi pour être, en cette occasion, l'orateur et l'organe de l'École.

Les Professeurs René, Berthe et Virenque composant le comité d'administration, et les Professeurs Mejan et V. Broussonet formaient la commission chargée de diriger les préparatifs de la fête, et d'effectuer les invitations.

Enfin l'École avait délibéré que ses membres prendraient, ce même jour, pour la première fois, le costume que la loi leur assigne.

L'amphithéatre ayant été disposé et décoré d'une manière convenable, la cérémonie a commencé à onze heures et demie précises. Le Préfet, les Conseillers et le Secrétaire Général de la Préfecture, le Maire, le Général de Division et l'État Major, les Président et Juges des Tribunaux Criminel et Spécial, et de Commerce, les Professeurs de l'École de Pharmacie, ceux de l'École Centrale, les Citoyens composant la Commission Administrative des Hospices ont été accompagnés par les Professeurs-Commissaires de l'École jusqu'aux places qui leur étaient réservées, soit dans le parquet de l'amphithéatre, soit sur les gradins. Ils y avaient été précédés par les élèves de l'École et par une foule de Citoyens. L'assemblée était aussi nombreuse que brillante. Immédiatement après, l'École, précédée de son huissier, s'est rendue dans le même lieu, ainsi que l'orateur.

Ce dernier a prononcé un discours sur *les progrès futurs de la Science de l'Homme*, qui a été souvent interrompu par de nombreux applaudissemens. Il serait difficile de retracer et de faire connaître les émotions agréables qu'un sujet aussi intéressant par lui-même et par la manière dont il a été traité, a fait naître dans l'esprit et dans le cœur de tous les auditeurs.

L'École retirée dans le conclave, après avoir accompagné les divers membres des autorités constituées, a sur le champ arrêté l'impression du discours.

On peut dire que cette fête, une des plus intéressantes pour l'École depuis sa réorganisation, a été remarquable par sa noble simplicité et par l'enthousiasme délicat que l'orateur a su inspirer à son auditoire, dans plusieurs passages de son discours.

A trois heures, les membres de l'École se sont de nouveau réunis pour un banquet, auquel ont assisté le Préfet, le Maire, les Généraux de Division et de Brigade FRÉGEVILLE et GUILLET, le Président du Tribunal Criminel et Spécial, le Président du Tribunal de Commerce, et le Président de l'Administration des Hospices. Plusieurs santés ont été proposées et adoptées dans l'ordre suivant :

1.° Par le C. RENÉ, Directeur de l'École : à la prospérité de la République, du Gouvernement Français et de son Illustre Chef le premier Consul BONAPARTE.

2.° Par le C. DUMAS, Professeur et orateur de la fête : aux progrès futurs des Sciences, et au Ministre J. A. CHAPTAL dont le nom se lie si heureusement avec cet espoir.

3.° Par le C. NOGARET, Préfet de l'Hérault : à la perfectibilité de l'espèce humaine, dont le système a été si ingénieusement développé par l'orateur.

4.° Par le C. BERTHE, Professeur-Secrétaire : aux hommes illustres de l'École de Médecine de Montpellier, dont les talens et les travaux ont préparé le perfectionnement de la Science.

5.° Par le C. VIRENQUE, Professeur et membre du comité d'administration : au Préfet de l'Hérault, digne objet de notre estime et de nos affections, par les vertus et les talens qui caractérisent sa conduite publique et privée.

6.° Par le Général FRÉGEVILLE : à l'École de Montpellier qui fut toujours l'ornement et la gloire de la nation.

7.° Par le C. CAVALIER, Président du Tribunal Criminel et Spécial : au Grand-Juge Ministre de la Justice, à qui nous devons la découverte de la conspiration tramée contre le Héros de la France.

8.° Par le C. MEJAN, Professeur : aux Autorités Constituées de ce département, qui s'occupent sans relâche du bonheur du peuple.

9.° Par le C^{n}. V. Broussonet, Professeur : aux armées de la République, qui ont assuré aux Sciences la paix et la tranquillité qui leur sont si nécessaires.

10.° Par le Général Guillet : à tous les hommes distingués et utiles que la Commune de Montpellier vit naître.

Dudit jour 20 Germinal an 12.

L'École délibère que le procés-verbal de la fête qui a eu lieu aujourd'hui, sera imprimé.

René, A. Broussonet, Dumas, Virenque, Lafabrie, V. Broussonet, Poutingon, Mejan, Baumes, Berthe, Vigarous, Montabré, Seneaux et Fouquet.

DISCOURS

SUR LES PROGRÈS FUTURS

DE LA SCIENCE DE L'HOMME,

PRONONCÉ DANS L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

LE 20 GERMINAL AN XII, 1803

PAR CHARLES-LOUIS DUMAS,

Professeur d'Anatomie et de Physiologie à l'École de Médecine de Montpellier, Professeur de Médecine clinique pour les maladies réputées incurables dans la même École, Commissaire du Gouvernement pour présider les Juris de Médecine dans les Départemens, de l'Institut National de France, Membre de plusieurs Sociétés ou Académies de Belles-Lettres, de Sciences et de Médecine, Nationales et Étrangères.

A MONTPELLIER, DE L'IMPRIMERIE DE TOURNEL PÈRE ET FILS, RUE DE L'AIGUILLERIE, N.° 43.

dans une contrée heureuse où elle s'est en quelque sorte identifiée d'elle-même avec tous les élémens du sol et du climat, cesse enfin d'être réduite à l'insuffisance des moyens que procurent le zèle et le génie. Elle voit aujourd'hui élever des temples convenables à son culte, créer des édifices pour toutes les branches de ses études, former des collections nouvelles pour tous les genres de recherches, ajouter aux collections anciennes qui ne se faisaient remarquer que par une stérile pauvreté, enrichir les bibliothèques de tous les livres qui attestent ses progrès ou sa décadence dans la rapide succession des siècles, et lui préparer ainsi de plus grandes ressources à son perfectionnement futur.

Mais ce ne sont encore que les moindres bienfaits d'une révolution salutaire prête à s'opérer dans les destinées de la Médecine en France. Un système régulier de législation approprié à l'exercice de cet Art précieux, va sagement régler la marche des études, fixer l'ordre des épreuves, indiquer les devoirs des élèves, déterminer les fonctions des professeurs, maintenir la dignité d'un ministère secourable, et prévenir le brigandage des fausses réputations.

Dans l'origine de la Médecine, nos premiers Maîtres, plutôt observateurs fidèles que raisonneurs subtils, philosophes plutôt que médecins, n'avaient point d'intérêt à montrer plus de science qu'ils n'en possédaient. Quelques lois simples et révérées sur l'exercice d'un art bienfaisant, sur la visite et le soin des malades, sur l'autorité paternelle des maîtres et le respect filial des disciples, composaient toute la police médicale de ces temps heureux. Tout homme

instruit était bon pour initier aux vrais principes de la science les jeunes adeptes qui ne la connaissaient point encore, et qui restaient libres d'avoir recours à d'autres pour acquérir de plus amples connaissances, lorsqu'elles ne se rencontraient pas chez lui.

Mais depuis que nous avons abandonné la noble simplicité de nos Pères; depuis que, jaloux de pénétrer dans les sciences et les arts qui se rapportent à la Médecine, nous avons considérablement agrandi son domaine; depuis que l'exercice de la médecine n'est plus seulement un exercice de la pensée, un acte de bienfaisance, une douce habitude d'être utile à ses semblables et que, par ce changement fatal de la première destination du plus beau des arts, l'intrigue et l'ignorance ont été encouragées, que le mérite modeste a pu craindre une association humiliante et qu'on a vu la bonne foi du public exposée à des piéges, à des surprises capables de compromettre ses plus chers intérêts; les institutions réglementaires de la médecine ont dû nécessairement être augmentées: il a fallu mettre l'enseignement de la science à portée de ceux qui voulaient embrasser l'exercice de l'art; la théorie est devenue inséparable de la pratique; l'instruction a précédé l'expérience et le titre de médecin n'a dû être l'apanage que des hommes éclairés.

Cependant, au milieu d'un grand nombre de lois émises à diverses époques sur l'enseignement et l'exercice de la médecine en France, on voit avec douleur que cette science, triste objet d'indifférence et d'abandon, n'a presque

jamais été favorisée par les hommes puissans. Elle se trouvait autrefois reléguée dans les écoles et les académies qu'on avait réduites à ne pouvoir compter que sur l'efficacité de leurs propres travaux. Les écoles étaient à peine soutenues par une sorte de bienveillance, une protection d'habitude qui s'affaiblissait comme leur mérite même, à mesure qu'elles s'éloignaient de leur antique institution. Elles manquaient de tout, excepté de professeurs laborieux, de savans distingués, d'élèves attentifs, et c'est seulement avec l'esprit, la science, le talent de ces hommes utiles, qu'elles sont parvenues à répandre l'instruction et à conserver la doctrine.

Cet ancien et respectable asile de la plus sage doctrine, cette retraite auguste où l'ame et le génie d'Hippocrate semblaient s'être réfugiés, ce temple majestueux qui était consacré à la science autant qu'à l'humanité, cette École illustre où l'on ne comptait pas moins autrefois de grands hommes que de professeurs, n'a pu éviter entièrement l'influence d'une aussi fatale disposition. Elle fut comprise dans la destinée commune aux écoles obscures et inutiles. La puissance, l'autorité la respectèrent sans la protéger; et nous ne craindrons pas qu'on nous accuse de faire aux gouvernemens passés un reproche injuste, si nous osons dire que nos travaux y étaient payés par de vaines louanges, de stériles éloges, au lieu d'être dignement récompensés par des réformes avantageuses et des améliorations salutaires (1).

En effet, Messieurs, l'Université de Montpellier avait depuis long-temps fourni à toute l'Europe des anatomistes et des médecins célèbres; la gloire de leurs noms s'était associée

aux plus belles époques de la science ; le récit de leurs découvertes remplissait les pages les plus intéressantes de l'Histoire ; et dans le monde entier, il n'existait pas une contrée habitable qui ne fut instruite de leur renommée. Mais lorsque les immortels travaux de ces grands hommes étaient admirés partout, on ne leur avait assigné nulle part un domicile digne d'eux. Lorsque des régions lointaines, les étrangers attirés par la confiance universelle venaient en foule les consulter ou les entendre, il n'y avait pas un seul de leurs concitoyens qui daignât signaler leur mérite, proclamer leurs bienfaits et faire tourner à leur avantage la puissance ou le crédit. Ils faisaient tout pour honorer la Nation Française, et les Chefs de la Nation ne faisaient rien pour favoriser leurs efforts. Ils s'appliquaient utilement à éclairer les sciences, à servir l'humanité, et leurs lumières ainsi que leurs services n'avaient point obtenu pour eux un sort meilleur que dans les siècles d'ignorance et de barbarie. Ils ne possédaient ni bâtimens, ni amphithéâtres, ni laboratoires, et comme on l'a déjà dit en posant la première pierre de cet édifice, ceux qui occupaient une place dans la mémoire de tous les hommes, n'avaient point encore trouvé dans leur patrie un lieu commode où ils pussent recevoir leurs élèves, poursuivre leurs recherches et dicter leurs leçons.

Avouons-le cependant, à la gloire de notre École, cet oubli absolu de la part des dépositaires de l'autorité suprême, injuste dans son principe, coupable dans ses motifs, nuisible dans ses conséquences, est une sorte de triomphe qui la distingue et qui l'honore. Il témoigne en faveur de son propre

mérite; il montre toute l'étendue de ses vastes ressources; il fait voir qu'elle a pu s'élever à un degré de réputation éminente sans avoir besoin d'être soutenue par de puissantes protections, que le secours et l'appui des grands étaient inutiles à sa fortune, que les distinctions et les encouragemens n'ont jamais été le principe ni le mobile de ses travaux, qu'aucune force étrangère ne fut nécessaire pour étayer sa doctrine et qu'elle s'est enfin suffi à elle-même pour l'établir, la propager et la répandre chez toutes les nations savantes de l'Univers.

Mais pourquoi rappeler encore ces jours d'infortune et d'abandon qui semblent avoir assuré notre élévation et notre gloire par la même cause qui devait les arrêter ou leur nuire? Ils sont effacés déjà par des temps plus heureux, plus favorables; et le génie supérieur d'un HÉROS habile dans l'art de gouverner comme dans l'art de vaincre, nous appelle maintenant à de plus belles destinées.

Après tant de faveurs singulières que la Médecine, que cette fameuse École, que toutes les Sciences reçoivent tous les jours, puis-je vous parler un autre langage que celui de la reconnaissance et ne devons-nous pas oublier l'état de pénurie, de détresse, d'où la vigilance d'une Administration prévoyante et réparatrice nous a tiré? Gardons-nous de mêler le souvenir amer de ce qui précéda cette époque, au sentiment agréable de ce qu'elle paraît nous avoir promis et ne laissons arrêter notre pensée que sur les intentions bienfaisantes, les dispositions généreuses faites pour être admirées et chéries même dans un gouvernement qui mériterait moins d'ailleurs notre admiration et notre amour.

Mais quoique ce Gouvernement juste autant qu'éclairé, verse plus spécialement sur nous les effets de sa protection tutélaire ; quoique dans ce jour solennel la vue d'un édifice où respire le sentiment profond de l'antique et du beau, ne puisse nous laisser exempts d'enthousiasme et que ce monument, élevé pour nos paisibles études avec l'art et le goût d'une construction habile, soit le présage heureux de nos succès futurs pour quiconque le compare à ces monceaux de ruines sur lesquels nos prédécesseurs ont si long-temps prononcé les Oracles de la Science ; quoique l'image révérée qui en décore l'enceinte et qui n'est point étrangère à notre égard, nous rappelle sans cesse tout ce qu'a fait pour nous un MINISTRE qui fut notre modèle avant d'être l'exemple des hommes d'état, il est un intérêt plus grand, plus général, qui doit plutôt nous toucher et nous émouvoir en ce moment.

Le rapport des avantages particuliers sous lequel l'époque présente nous flatte le plus nous-mêmes, n'est pas celui que je veux choisir pour animer votre reconnaissance ; et si j'entreprends aujourd'hui de vous montrer combien sont importans et considérables les bienfaits dont vous allez jouir, c'est en découvrant l'influence heureuse qu'ils auront sans doute à l'avenir sur les progrès ou le perfectionnement de la plus belle des connaissances humaines. Cette manière de reconnaître toute l'étendue d'un bienfait, me semble la plus digne d'honorer ses auteurs : ils ouvriront plus volontiers leurs grandes ames à ce genre d'hommage, et ils ne trouveront point de bornes à notre gratitude, dès que nous n'aurons plus osé mettre de limites aux utilités indéfinies de leur bienfaisance.

Je crois donc entrer dans l'esprit de la cérémonie qui nous rassemble, en consacrant ce discours à prouver que la Science de l'Homme ne demeurera point stationnaire, qu'elle est susceptible de se rectifier et de s'agrandir, qu'elle ne connaît pas de terme où ses progrès doivent s'arrêter et qu'une multitude de réformes ou d'acquisitions successives pourront l'amener dans la suite au degré de perfection qu'elle est encore bien éloignée d'atteindre.

Mon dessein est de tracer d'abord le tableau des changemens avantageux que l'avenir promet aux Sciences physiologiques et médicales, d'annoncer les progrès qui leur sont réservés chez les générations futures et que l'état de nos connaissances actuelles semble leur assurer; d'exposer ensuite le concours de causes et de circonstances favorables qui doivent influer sur les progrès futurs de ces Sciences pour les accélérer ou les étendre; de faire enfin sentir l'espèce de liaison qui existe entre le perfectionnement possible de la Médecine et celui non moins probable du Genre Humain, de prédire l'influence que les améliorations de l'une auront peut-être sur les destinées de l'autre et d'intéresser ainsi tout le monde aux encouragemens salutaires que reçoit en ce jour une Science qui n'est étrangère à personne par le bien général, les avantages illimités qu'elle pourra produire (2).

Il y a long-temps que les philosophes accoutumés à suivre la marche de l'esprit humain, ont observé le développement successif et graduel de ses facultés. Ils ont plusieurs fois indiqué la progression naturelle des lumières, les révolutions nécessaires des Lettres et des Sciences, la filiation étroite qui, enchaînant les vérités connues à celles qui ne le sont point encore, place dans les premières l'instrument le plus sûr pour découvrir les autres ; et ce fut une grande et belle conséquence de ces observations, appuyée sur de bonnes inductions historiques, qui enfanta le système sublime et consolateur de la perfectibilité indéfinie de l'homme.

Il n'est point de Science ni d'art, quelque soit la petitesse, de son objet, la médiocrité de ses moyens, où l'expérience du passé ne laisse entrevoir les améliorations et les progrès que cache l'avenir. Il n'en est point qui ne doive compter sur une série incalculable de découvertes et de perfectionnemens dont la postérité recueillera les fruits au bout d'un espace de temps qu'on ne saurait ni mesurer, ni prévoir. Quand le principe de cette perfectibilité naturelle ne devrait pas s'appliquer indéfiniment à toutes les facultés de l'espèce humaine, suivant la doctrine de plusieurs écrivains recommandables qui n'ont pas cru qu'on puisse en assigner le terme, il faudrait du moins en faire l'application à la marche et à l'avancement des Sciences. C'est le meilleur moyen de dévoiler à ceux qui les cultivent, ce que peuvent produire de beau, d'excellent, de sublime, le travail et la persévérance, le temps et les sacrifices, les véritables et sérieuses études. La Médecine ne s'occupe que de connaissances

capables de s'améliorer, et tout paraît y être disposé déjà pour tendre vers la plus grande perfection possible. Mais pour juger l'étendue et la nature des changemens dont elle est susceptible, pour mesurer ce que les siècles doivent y ajouter de perfection, il faut remonter à son état antérieur et voir ce qu'elle fit dans les âges précédens.

Liée aux besoins de l'homme, la Médecine dut naître en même temps que lui. Chez les premières nations où elle vit le jour, la manière de vivre uniforme, simple et tranquille, les habitudes douces, égales et solitaires, rendaient les occasions d'observer l'homme et ses maladies plus difficiles, plus rares; et cette cause se joignant aux institutions politiques de certains peuples ne permit de jeter que d'une manière pénible et lente les fondemens des connaissances médicales dont les matériaux devaient manquer.

Un second obstacle qui arrêta la Médecine dès sa naissance, fut l'étonnement et la crainte que les symptômes de la plupart des maladies inspirèrent à des hommes ignorans et grossiers. L'ignorance est crédule, elle ouvre un champ libre à la superstition et au mensonge. Des prêtres dont les intérêts croisèrent toujours ceux de la philosophie, profitèrent de cette disposition pour enchaîner la marche d'une science dont ils redoutaient les lumières. On crut que les maladies ne reconnaissaient d'autre cause que la colère des Dieux vengeurs, et l'on craignit de s'armer contre les décrets célestes en cherchant un secours à des maux que l'on regardait comme produits par des causes surnaturelles.

Dans la Grèce, où le génie des sciences et des lettres

avait établi son domaine, l'étude de l'homme physique créa toutes ces doctrines fameuses qui expliquaient les phénomènes de la santé et des maladies d'après les principes de la philosophie régnante dans chaque école. A côté de ces explications illusoires et hasardées, on vit éclore un système d'idées précieuses, une suite de dogmes lumineux que les écrits d'Hippocrate ont les premiers offert avec le plus bel ordre et dans la meilleure exposition (3).

A cette époque, l'influence d'une mauvaise physique, le gout des hypothèses, l'asservissement à l'autorité des maîtres, l'esprit dominateur des sectes, le défaut d'observations et d'expériences variées, tout se réunit pour verser dans le sein de la médecine des erreurs et des préjugés qui arrêtèrent l'impulsion favorable que les travaux d'Hippocrate et de sa famille lui avaient donnée. Cependant malgré tous ces obstacles, la science de l'homme ne laissa point de faire quelques progrès réels. L'anatomie même acquit un certain lustre par le zèle que les Aristote, les Hérophile, les Érasistrate, mirent à disséquer, à examiner, à décrire le corps de l'homme et des animaux.

En Italie, où Rome triomphante semblait avoir rassemblé toutes les merveilles du monde avec l'or et les dépouilles des nations, la Médecine demeura long-temps renfermée dans un cercle de connaissances fort rétréci. Le empiriques, les méthodistes et les dogmatiques élevèrent des sectes rivales et opposées qui se partageaient l'empire de la science. Mais bientôt le génie créateur et fécond de Galien les dissipe toutes pour régner à leur place. Les dogmes

fondamentaux de la Médecine Hippocratique sont rétablis. La nature est interrogée par la double voie de l'observation et des expériences. L'anatomie et la physiologie commencent à prendre un aspect florissant qu'elles étaient loin de se promettre dans les siècles antérieurs. Les faits se multiplient; les analogies s'étendent; les inductions se forment; les principes se généralisent; mais la doctrine reste chargée des vices et des hypothèses qui l'infectaient auparavant. Toutes les subtilités de la philosophie péripatéticienne se mêlent aux idées grandes et hardies, aux notions justes et étendues, aux recherches utiles et lumineuses, aux découvertes réelles et importantes qui enrichissent toutes les branches de la science dans cette seconde époque, sur laquelle l'esprit de Galien exerça la même influence que celui d'Hippocrate sur la sienne.

Durant cette longue période, la Médecine paraît avoir concentré ses acquisitions et ses lumières dans les livres de deux ou trois hommes de génie. Elle obtient à la vérité un accroissement relatif qui produit quelques réformes partielles dans le nombre et le détail de ses idées : mais elle ne tend point à ce perfectionnement absolu qui présage une révolution générale dans la méthode et le système entier de la science. Il fallait pour cela que les meilleurs esprits voulussent y concourir, et ni les mœurs, ni la législation de Rome ne pouvaient le permettre. La carrière des distinctions et des honneurs appelait bien plutôt à l'étude des belles-lettres et de la jurisprudence ceux qu'un penchant irrésistible entraînait vers l'exercice de l'entendement et de la raison.

La Médecine dut y être négligée comme le reste des sciences physiques et jamais peuple civilisé n'eut moins que celui de Rome à compter sur la réputation de sa Médecine ou le mérite de ses médecins.

Dans les premiers siècles du christianisme, l'anatomie, la physiologie et la médecine méprisées, comme toutes les connaissances humaines, par les chrétiens et par les juifs, ne recueillirent que des outrages. Le triomphe d'une religion sainte, confirmée par tant de miracles, devait être le signal de leur décadence.

Chez les Arabes superstitieux et asservis, le joug d'une sorte d'esclavage arrêta ces sciences au point où ils les avaient prises. Soumis à l'autorité exclusive d'ARISTOTE et de GALIEN qui le subjuguaient, ce peuple ne connut jamais qu'une obéissance servile à toutes leurs décisions. Il retira de l'oubli quelques notions anciennes que la barbarie des temps y avait plongé; mais à peine eut-il la force de mettre au jour un petit nombre de vérités nouvelles. Les opinions des autres furent reproduites; leurs livres furent commentés; mais on négligea d'étudier la nature dans elle-même, et la science de l'homme n'avança point.

A la renaissance des lettres, un respect aveugle pour l'antiquité imposa encore des chaînes au génie. On ne connut que les ouvrages des Arabes et de GALIEN. On médita beaucoup sur ce qu'ils avaient écrit; on l'admit sans restriction et sans examen. Ce qu'ils avaient ignoré parut peu digne qu'on l'étudiat; il fallut se résoudre à l'ignorer comme eux. Les sciences physiques négligées, l'anatomie humaine

abandonnée, les expériences rendues difficiles par le défaut des instrumens ou l'ignorance des procédés, les observations devenues rares ou fautives, les opinions anciennes saintement adoptées ainsi que les erreurs, la grande confiance accordée à l'astrologie et à toutes ses fables, les préjugés reçus en faveur des moyens empiriques et des remèdes secrets, la méthode des scolastiques introduite dans la recherche des vérités physiologiques et médicales : voilà sans doute plus de causes qu'il n'en fallait pour réduire la science de l'homme à l'impuissance de se perfectionner.

Le mauvais goût, les méthodes vicieuses des temps grossiers qui suivirent le retour des sciences, furent peut-être plus nuisibles aux progrès de la raison que l'ignorance et la barbarie des siècles précédens ne l'avaient été. Les esprits tournés vers les études théologiques, façonnés au jargon des écoles, ne se nourrissaient que de vaines disputes; et jusqu'à la fin du treizième siècle, la Médecine partagea le sort de la théologie à laquelle une bizarre association l'avait étroitement unie. Les pensées incohérentes, les argumens subtils, les dogmes mystérieux, les distinctions frivoles, contentaient également les médecins et les moines qui alors possédaient en commun l'empire des lumières.

Dès que les sciences physiques eurent pénétré en Europe, elles ne tardèrent point à jeter de nouvelles théories dans la médecine régénérée. La chimie d'abord manifesta la prétention de lui dicter des lois; mais elle ne vint à bout de la ramener à son domaine que vers le seizième siècle, pendant lequel toute la doctrine médicale ne fut qu'un amas d'hypo-

thèses ou de rêveries chimiques. Cette influence excessive et malheureuse des principes de la chimie sur la manière de voir les faits de la médecine, ne produisit que de fausses interprétations. Les efforts des médecins chimistes n'aboutirent qu'à reculer de plus d'un siècle le perfectionnement de la science à qui les écarts de ce genre seraient du moins profitables aujourd'hui, s'ils pouvaient tenir les bons esprits en garde contre la vaine tentation de les imiter.

Après la destruction des théories chimiques, la Médecine revint aux idées saines et lumineuses d'HIPPOCRATE. La lecture assidue, la méditation réfléchie de ses livres, fit mieux goûter la justesse de ses observations, la force de son jugement et la simplicité de sa doctrine. L'étude de l'anatomie humaine et comparée se ranima. Des hommes célèbres dont les noms restent pour ainsi dire imprimés sur la plupart de nos organes, la remplirent du fruit de leurs recherches et cinquante ans de travaux suffirent pour l'élever bien au-dessus de ce qu'elle avait pu être encore.

La découverte de la circulation du sang signala d'une manière glorieuse le commencement du dix-septième siècle et l'on crut, en prévoyant son importance, que la physiologie et la médecine allaient changer de face. Mais on exagéra beaucoup trop les prétentions et les espérances fondées sur l'universalité de ce phénomène. La philosophie de DESCARTES et la physique du même temps combinées avec la connaissance de la circulation du sang, introduisirent dans la science de l'homme ces théories mécaniques où la figure, la proportion, la masse, le volume des parties

fluides et solides, expliquent toutes les actions des corps vivans d'après les lois générales du mouvement et de la communication des forces. La même application mal entendue des lois de la physique générale aux phénomènes des êtres animés, servit de fondement à toutes les théories des mécaniciens modernes que le dernier siècle vit éclore, et qui depuis les idées confuses de BELLINI, jusqu'à l'hypothèse ingénieuse de BOERHAAVE, offrent toutes la plus grande conformité.

Une doctrine tout à fait opposée produite par l'application également abusive des sciences métaphysiques, balança tant soit peu la faveur singulière que les théories mécaniques obtinrent pendant le dix-huitième siècle. Le génie vaste et profond de STAHL avait créé cette doctrine où l'ame pensante représentée comme le principe unique du sentiment, du mouvement et de la vie, reste seule chargée du soin de conserver le corps, en appliquant à des usages prévus les facultés et les forces qu'elle accommode et proportionne à ses divers besoins. Ces doctrines, ou seules, ou réunies à celle d'un principe vital distinct de l'ame et du corps, ou mêlées avec diverses considérations relatives aux propriétés des solides et des fluides, ont trop long-temps occupé les médecins et les physiologistes qui consacrèrent, tantôt à les défendre, tantôt à les combattre, des momens précieux qu'il eut mieux valu sans doute employer à connaître la Nature par l'étude approfondie de ses phénomènes et de ses lois (4).

La véritable manière d'étudier et de traiter les Sciences,

étant introduite dans celle qui a l'homme pour objet, on est généralement convenu aujourd'hui de n'y admettre que des notions exactes, des idées précises, des vérités incontestables dont l'analyse ait rigoureusement démontré la certitude. On est prémuni contre toutes les explications mécaniques, chimiques, anatomiques, métaphysiques, qui se remplaçant tour à tour, ont surchargé la Science d'hypothèses nuisibles et dangereuses. On a réduit enfin la doctrine des corps vivans et de l'homme en particulier, à la connaissance des phénomènes, des propriétés, des forces, des lois qui leur appartiennent, et que ni la mécanique, ni la chimie, ni l'anatomie, ni la théorie spéculative de l'ame, ni aucune abstraction métaphysique ne peuvent embrasser.

Mais l'excellente méthode dont la physiologie et la médecine commencent à faire usage, n'est pas la seule amélioration considérable que le dix-huitième siècle leur ait procuré: elles lui doivent encore une multitude de faits nouveaux, de recherches utiles, de découvertes précieuses, une foule d'observations, d'expériences, de pratiques et de vérités de détail qui tendent toujours à perfectionner la science.

En suivant les progrès et les vicissitudes, les réformes et les écarts de la science de l'homme à travers toutes les révolutions des temps, on est surpris de voir des siècles entiers pendant lesquels sa marche est constamment arrêtée: on passe avec peine sur des époques désastreuses où il semble qu'elle recule et dégénère: on découvre à regret des nations immenses qui n'ont contribué d'aucune manière à la faire avancer. Mais rien de cela n'est perdu pour les

temps à venir; tout se transforme en leçons utiles pour les générations futures. Si nous examinons ce que fut la Médecine autrefois, si nous la comparons à ce qu'elle est aujourd'hui, il sera facile de dire ce qu'elle devrait être et de prévoir ce qu'elle pourra devenir. Ses périodes de dégradation même indiquent la possibilité d'une révolution plus heureuse, et ce sera précisément dans les exemples des siècles passés, que nous irons chercher la raison suffisante des améliorations qu'elle éprouvera dans les siècles qui vont suivre.

Mais d'abord tout ce temps écoulé sans avantage et sans gloire pour la science de l'homme, ne doit point affaiblir nos espérances sur l'état de grandeur et de perfection auquel l'avenir promet de l'élever. Cette suite immense de siècles où elle n'a paru faire absolument aucun progrès, se réduit à un petit nombre d'années, si l'on en détache le temps qui, au lieu de favoriser les sciences, nuisait à leur accroissement. Entre les Grecs et les Romains, entre ceux-ci et les Européens du seixième siècle, j'aperçois un espace de deux mille ans que la Médecine et les Lettres ont totalement perdu. L'état florissant qu'elles semblaient reprendre dans les périodes heureuses, était bientôt détruit par les époques intermédiaires; et si elles n'ont eu d'âge en âge que des progrès lents et difficiles, il faut l'attribuer moins à la faiblesse de leurs ressources, aux bornes de leurs moyens, qu'à la défaveur des circonstances et aux limites du temps.

Un motif d'espérance et d'encouragement bien fondé pour l'avenir, se tire de ce que dans le temps même où les Lettres, les Sciences et les Arts florissaient le plus, la

science de l'homme ne fut jamais cultivée avec l'attention et la persévérance qu'on mettait à d'autres genres d'étude et de talens. Cette science négligée, peu favorisée et mal conduite, s'est vue tour à tour éclipsée par la philosophie, la politique, la morale, la théologie, l'astronomie, les mathématiques, et la chimie qui, suivant les époques, ont plus ou moins prévalu sur elle. Ce n'est qu'à force de temps, de travaux, de sacrifices et d'efforts, que le médecin a pu se procurer et réunir toutes les connaissances qui lui sont nécessaires et qui n'ont toujours eu que peu d'éclat et de considération dans le monde. Ainsi la physiologie et la médecine ayant été souvent délaissées et toujours arrêtées par de grands obstacles, faut-il s'étonner qu'elles semblent avoir fait peu de progrès jusqu'à présent et qu'elles se soient beaucoup moins perfectionnées à proportion que d'autres sciences naturelles (5).

Un troisième motif aussi puissant de confiance et d'espoir, s'établit sur les erreurs dejà commises par nos prédécesseurs dont les tentatives inutiles instruiront nos descendans à mieux faire. Il y aurait de la présomption et de la témérité sans doute à nous promettre plus de succès qu'ils n'en ont obtenus eux-mêmes, s'ils avaient employé la bonne méthode et suivi la véritable marche. Alors nous trouverions dans l'exemple de leurs efforts infructueux une cause réelle de découragement et de défiance. La perte du temps passé deviendrait la mesure de celui que nous serions condamnés à perdre encore. Elle serait pour nous un sujet d'affliction et de désespoir. Le souvenir de ce qu'on aurait vainement tenté, laisserait à

peine une place au sentiment de ce que nous pourrions entreprendre.

Mais comme ceux qui se sont autrefois appliqués à l'étude de la science de l'homme, ont pris une mauvaise route et que leur manière de la traiter a presque toujours été incertaine ou défectueuse, l'inutilité de leurs travaux, la faiblesse de leurs progrès, ne doivent pas plus nous décourager que nous surprendre. Les fautes qu'ils commirent seront désormais évitées, on n'aura plus les mêmes écueils à craindre et tout ce qu'ils ont épuisé de fausses combinaisons et de grandes erreurs, n'infectera plus avec le même danger les siècles à venir.

Maintenant il existe des voies plus certaines qui nous sont ouvertes; il y a de meilleures méthodes pour diriger notre marche; nous avons de plus grands moyens pour arriver à la connaissance de l'homme et l'on ne sait pas jusqu'où de nouvelles routes pourront désormais nous conduire. L'ordre et la précision avec lesquels on traite les sciences aujourd'hui, contribueront autant à l'avancement de la physiologie et de la médecine, qu'à celui de tout autre genre d'étude. L'esprit d'observation et d'analyse qui règne dans ce siècle, achevera de les améliorer l'une par l'autre. C'est en cela que consistent nos espérances et notre attente par rapport à leur future destinée.

Ces améliorations vraisemblables peuvent, dans leurs objets les plus importans, être ramenées à cinq chefs principaux: la destruction des préjugés et des erreurs qui restent encore sur plusieurs points de la science de l'homme; la

stabilité des bases sur lesquelles se fonde toute sa certitude ; le progrès relatif de nos connaissances dans chacune de ses divisions ; la réunion systématique de toutes les parties qui en forment l'ensemble ; enfin le perfectionnement réel de la médecine-pratique.

Les sciences physiologiques et médicales affranchies de tous préjugés, de toute hypothèse, de tout mensonge, doivent-elles se rapprocher un jour de l'état de précision et de rectitude auquel sont parvenues déjà les sciences physiques et naturelles les plus avancées, les plus exactes, les plus certaines comme la géométrie et la mécanique ? La différence énorme qui existe entre les objets compliqués, obscurs, cachés dont le physiologiste ou le médecin s'occupe, et les objets simples, visibles, calculables dont le géomètre ou le physicien traite, sera-t-elle toujours aussi grande qu'elle nous paraît, et ne devons-nous jamais venir à bout de l'effacer ? Y a-t-il dans chaque partie de la médecine un nombre de vérités suffisant pour espérer d'y rattacher bientôt celles qui lui manquent, et faut-il croire à la possibilité de rassembler tous les faits, de tirer toutes les inductions, de réunir toutes les lumières qui peuvent nous en donner la meilleure connaissance ? Les progrès de ces parties distinctes, séparées, entraîneront-ils ceux du corps entier de la science, et le système général de nos idées sur l'homme en acquerra-t-il plus de liaison et plus d'unité ? Enfin la pratique de la médecine va-t-elle se rectifier et s'enrichir par des tableaux de maladies mieux exécutés, par des recherches plus approfondies de leurs causes, par des analyses plus nettes de leurs divers

élémens, par une distribution plus naturelle de leurs genres et de leurs espèces, par un choix plus éclairé des méthodes curatives et par la découverte de remèdes ou de procédés nouveaux? Nous osons faire à ces différentes questions une réponse affirmative qui exprimera la juste valeur des améliorations que la Science de l'Homme doit attendre.

Les préjugés et les erreurs que plusieurs causes entretiennent dans une science, ont toujours été un des piéges les plus dangereux pour les hommes qui se livrent à son étude. Il est si difficile de braver le pouvoir des opinions reçues, des croyances accréditées, qu'il en coûte beaucoup pour s'en garantir et leur résister. L'habitude d'admettre sans réflexion et sans examen les idées, les doctrines qu'on nous a transmises, paraît si séduisante et si commode que rien n'est plus rare qu'un esprit dégagé d'erreurs et de préventions.

Mais c'est principalement dans toutes les parties de la médecine qu'une foule de notions fausses environne, obsède ceux qui s'efforcent d'y pénétrer. La sagesse d'une bonne critique en a dissipé un grand nombre. Le même esprit devenu général, tendant à se répandre de tous côtés, ne laissera pas subsister long-temps ce qui reste encore de préjugés. Nous pouvons estimer les avantages que la médecine en retirera par les heureux effets que cet esprit de critique et d'analyse a déjà produit sous nos yeux. S'il continue d'agir et d'influer ouvertement sur nos études, il est certain qu'on verra bientôt notre science sortir du petit cercle autour duquel les erreurs de toute espèce la font perpétuellement rouler.

Si nous avions le temps de parcourir les différens points

de médecine et de physiologie sur lesquels il existe encore beaucoup de préjugés et d'erreurs, nous apercevrions dans chacune, des circonstances qui les décèlent, et qui serviront à les combattre dès qu'elles seront mieux connues.

On voit, par exemple, que s'il y a des opinions fausses touchant la sensibilité du corps animal; s'il reste des préjugés qui continuent de l'attacher exclusivement à un système d'organes déterminé, il suffit de considérer chacune des parties qu'on affirme n'être pas sensibles, dans les différentes circonstances d'âge, de sexe, de climat, de tempérament, et sur-tout de maladie, pour se convaincre que plusieurs d'entr'elles ne sont point étrangères à la faculté de sentir. On voit que les préjugés anciens qui fixent dans l'action du cœur et le mouvement circulatoire du sang, la cause essentielle, première, unique de la vitalité, ne peuvent tenir long-temps contre les expériences dans lesquelles on soustrait le cœur à des animaux de différente espèce sans éteindre leur vie, ni contre les observations faites sur des hommes qui suspendent ou accélèrent à volonté, sans se nuire, l'action et les mouvemens de cet organe. On voit qu'une multitude d'erreurs graves, de conjectures hasardées, d'incertitudes fâcheuses sur la nature, les causes et le traitement de certaines maladies, ne subsisteront pas long-temps après qu'on aura su en montrer l'origine dans un ensemble de circonstances telles que le tempérament, l'âge, le climat, les constitutions de l'air, le régime, les habitudes, les passions qui, étrangères aux maladies, agissent perpétuellement sur elles pour les dénaturer.

Nous sommes donc fondés à croire que le concours nombreux et l'habileté persévérante des hommes éclairés, multipliant les observations et les expériences, donneront des idées justes sur plusieurs objets à l'égard desquels on á pu jusqu'à présent nous abuser: dès-lors la connaissance historique de ces objets devenant plus complète et plus sûre, elle doit nécessairement faire disparaître bientôt les fausses notions qui ne permettent pas encore de les bien apprécier.

Plus on avance dans l'étude de la physiologie et de la médecine, plus on a lieu de se convaincre que les erreurs et les préjugés y dépendent de quelques causes principales dont l'influence ne saurait avoir une longue durée (6). L'ignorance présomptueuse, la routine aveugle, l'esprit dominateur des sectes, l'imperfection d'un langage vicieux, l'usage abusif de la science même, se réunissent pour nous tromper. Mais toutes ces causes si fécondes d'erreurs ne peuvent se perpétuer long-temps avec la masse imposante de connaissances et d'observations qui s'accroît tous les jours, et qui déjà porte la lumière dans les plus profondes obscurités de la science.

Il arrivera sans doute un instant favorable où le nombre de ces observations et de ces données, joint à la bonne manière de les envisager, sera suffisant pour opposer aux effets de l'ignorance, une collection simple et naturelle de principes certains qui, fondés sur la comparaison et la concordance des faits observés et convenablement classés, n'expriment rien qui ne soit renfermé dans ces faits même.

L'expérience réglée par la réflexion, dégagée des entraves

de la routine, détruira les préventions absurdes, les écarts monstrueux qui lui sont injustement attribués, et que l'habitude, l'imitation, l'autorité, cesseront enfin de nourrir.

Le besoin impérieux de penser par soi-même, qui nous a fait conquérir pour jamais cette indépendance philosophique dont notre siècle aime à se glorifier, entraînera la chûte de toutes les sectes; et le droit de commander à l'opinion ne sera plus le partage des hommes jaloux de la soumettre plutôt que de l'éclairer.

Le vague, l'obscurité, la confusion, l'inexactitude, tous les vices du langage se dissiperont à mesure qu'on sentira la nécessité d'attacher des expressions nettes, justes, précises aux idées d'une science qui doit éprouver, comme les autres, un perfectionnement relatif à celui de sa vicieuse nomenclature.

Enfin, l'esprit particulier de chaque science étant mieux déterminé aujourd'hui, son extension et ses bornes étant bien circonscrites, son dessein et son but étant fixés, les rapports de la physiologie et de la médecine avec les divers ordres de connaissances seront mieux connus; et dès-lors elles pourront emprunter leurs richesses, user de leur secours sans avoir rien à craindre de leurs prétentions, ni de leur abus.

La science de l'homme s'occupe d'un objet trop compliqué, elle embrasse une multitude de faits trop variés, elle opère sur des élémens trop subtils et trop nombreux, pour donner toujours aux immenses combinaisons dont elle est susceptible, l'uniformité, l'évidence, la certitude qui caractérisent

les sciences physiques et mathématiques. Elle est souvent réduite à établir ses calculs sur un ensemble de probabilités conjecturales dont la vraisemblance, augmentant à proportion de leur exactitude et de leur nombre, détermine le seul genre de certitude où elle puisse aspirer.

Ce calcul de probabilités ne peut jamais donner qu'un résultat approximatif déduit plus ou moins rigoureusement des faits accumulés sur lesquels il se fonde. La certitude de ce résultat sera entière, si on l'extrait d'une masse de probabilités suffisantes; elle aura force de principe ou de loi générale. Mais s'il n'est point la déduction rigoureuse d'un assez grand nombre de probabilités, il reste dans l'ordre des conjectures et des vraisemblances; il n'est plus que l'expression simple des observations particulières qui rendent plus ou moins probable l'existence ou le retour des faits qu'elles ont constaté. Telle est, par exemple, la probabilité qu'on obtient sur l'action de certaines causes pour produire une maladie; sur l'efficacité de certains remèdes pour la guérir; sur l'effet de certains préservatifs pour l'empêcher, etc.: probabilité bien différente de celle qu'on déduit avec un nombre de faits convenables sur l'influence du cerveau et du cœur; sur le caractère des maladies attachées à certaines constitutions de l'air; sur l'impression stimulante et douloureuse des vésicatoires; sur l'efficacité du quinquina dans les fièvres intermittentes ou rémittentes pernicieuses, et sur bien d'autres vérités de ce genre qui, à force d'être probables, sont devenues des lois fondamentales, des principes certains.

On augmentera sans doute à l'avenir la force et la cer-

titude de ces résultats approximatifs, on les dégagera peu à peu du vague et de l'obscurité des conjectures, en multipliant les observations, en combinant les faits par une méthode d'analyse sûre, en associant toujours la spéculation à l'exercice, en tâchant de réunir toutes les données nécessaires à l'établissement des moindres conséquences, et en ne prononçant rien qui ne soit d'accord avec ce que l'observation aura démontré.

Si l'on découvre un jour, dans le calcul des probabilités, une méthode qui puisse convenablement s'adapter aux objets compliqués, aux idées abstraites, aux élémens variables de la physiologie et de la médecine, on y produira bientôt le plus haut degré de certitude où les sciences puissent parvenir. On a commencé d'appliquer avec succès l'analyse des combinaisons à différens points de la connaissance physique et morale de l'homme. Si l'on emploie la même méthode pour d'autres sujets, il est possible qu'on porte un jour les questions physiologiques et médicales à un point d'évidence tel que la plupart des hommes y donnent leur assentiment comme aux vérités démonstratives des sciences les plus exactes.

Cette manière de procéder par approximation est la même qu'on adopte pour la physique générale et pour l'astronomie. Elle doit conduire la physiologie et la médecine au même genre de certitude touchant les fonctions et les maladies de l'homme, l'ordre et la succession de leurs phénomènes, les forces et les lois qui règlent l'exercice de la vie, puisque c'est par le secours d'une méthode semblable, que les

Newton, les Kepler, les Lalande, les Dalambert, les Laplace, les Herchell, sont venus à bout de déterminer les différentes périodes des astres, d'estimer la nature des courbes qu'ils décrivent, et de calculer la vîtesse et les lois des forces qui les font mouvoir.

Suivons maintenant les progrès des générations futures dans les différentes parties de la science de l'homme auxquelles l'application des méthodes et des découvertes modernes peut être plus ou moins rapidement utile. Montrons comment chaque division de cette vaste connaissance, enrichie de tout ce qui lui manque, débarrassée de tout ce qui la surcharge, atteindra le plus haut point d'élévation dont elle soit capable, et fera servir les anciennes erreurs même à son perfectionnement.

L'anatomie, dont la marche fut long-temps retardée par la superstition ou la terreur, a déjà profité beaucoup de l'accroissement naturel des lumières, et la description du corps humain se trouve aujourd'hui poussée presque aussi loin qu'elle doit aller. La situation, la figure, la conformation, les rapports des plus petites parties, les moindres circonstances de leur organisation, les plus minces détails de leur structure, ont été si bien développés, que cette science paraît avoir entièrement rempli son objet. Il semble qu'il ne lui reste rien à découvrir désormais et que le fond de ses recherches utiles se trouve comme épuisé. Cependant elle doit se promettre encore de déterminer avec plus de précision les formes des organes, de les ramener en quelque manière aux figures géométriques, de fixer plus nettement

leurs dimensions et leurs limites, de calculer plus exactement leurs proportions, d'estimer plus justement leurs rapports, d'apporter plus de perfection à leur nomenclature. Déjà on a commencé, dans ces divers genres, des travaux particuliers qui ne deviendront vraiment avantageux et productifs, que lorsque les anatomistes d'une nation éclairée se réuniront tous pour convenir ensemble des changemens qu'il importe de faire. Il serait même désirable que cette réunion, étendue aux anatomistes de toute l'Europe, confondit, par un heureux accord, les lumières et les volontés de tous.

Une des choses que l'anatomie parviendra sans doute à mieux connaître un jour, est l'ordre ou l'arrangement dans lequel les parties organiques se mêlent et se disposent pour former les divers genres de structure qui donnent les tissus propres à chaque système d'organes. La différence réelle de ces tissus, la fixation de leur nombre et de leurs limites, la distinction des systèmes d'organes auxquels ils appartiennent: voilà des objets essentiels qui offrent encore de nombreuses incertitudes, et sur lesquelles l'avenir arrêtera nos idées (7).

En approfondissant ces matières, on verra clairement ce qu'il faut entendre par système d'organes et ce qu'on doit penser de toutes les subtilités anatomiques qui, dans ces derniers temps, ont accablé la science de distinctions vaines, de divisions minutieuses dont elle ne peut attendre aucune sorte de profit. On finira par compléter le beau travail entrepris dans notre École sur la détermination, les phénomènes, les propriétés, les forces, les actions, les rapports, les maladies et les influences des systèmes organiques vraiment distincts dont le corps de l'homme est composé.

Les anatomistes réduits jusqu'à présent à l'examen grossier des surfaces et des parties sensibles que les organes présentent sous l'action insuffisante du scalpel, auront la curiosité de pénétrer plus avant, et la stucture intime de ces organes ne se cachera plus sous le voile épais de l'organisation extérieure qui nous la dérobe. L'usage d'instrumens plus parfaits, la découverte de nouveaux procédés, ajouteront aux ressources d'une dissection délicate, pour suivre jusqu'aux dernières extrémités toutes les divisions d'une fibre, d'un nerf et d'un vaisseau. Ainsi il n'y aura peut-être rien de si secret que l'art de l'anatomiste ne découvre, rien de si délié que la finesse de ses instrumens ne puisse atteindre, rien de si fugitif que la variété de ses moyens ne puisse conserver et retenir quelque temps sous les yeux.

La comparaison du corps de l'homme avec celui des animaux, le rapprochement des mêmes parties dans plusieurs espèces différentes, fourniront les connaissances que l'inspection directe de ces parties chez l'homme seulement ne saurait donner. Mais l'anatomie comparée qui s'exerce avec tant d'utilité sur diverses espèces d'animaux, ne sera pas moins féconde en beaux résultats, si elle se dirige vers l'examen de nos organes comparés entr'eux chez le même individu et chez plusieurs individus de la même espèce que l'âge, le sexe et le tempérament différencient.

L'anatomie qui a tant de connexion avec la physiologie, influera beaucoup sur les moyens de la perfectionner. Ces deux sciences eurent dans tous les temps la même destinée; l'avancement de l'une parut toujours suivre les progrès de

l'autre, et la physiologie partagera sans doute avec l'anatomie tout l'avantage de ses améliorations. Mais ce n'est là qu'une partie de celles qui lui sont réservées. Il ne suffit pas d'avoir une connaissance parfaite de l'organisation pour concevoir le mécanisme et le jeu des organes : il est un ordre de connaissances plus relevées qui embrasse les phénomènes, les propriétés, les lois des corps organisés, et qui ne doit pas être moins susceptible d'accroissement.

La physiologie délivrée enfin des explications vagues et des hypothèses absurdes que les siècles précédens y avaient introduites, ne sera plus détournée de son véritable objet par la nécessité de les combattre. Elle s'appliquera toute entière à l'étude de l'homme vivant. Elle saura interroger la nature par des observations, la forcer par des expériences, la considérer sous différentes faces par l'analyse et tirer par l'induction des résultats sévères qui produisent une suite toujours croissante de lois expérimentales et de principes généraux.

Les productions chimériques de l'esprit ont déjà cédé en partie aux méthodes sages et raisonnées de notre siècle qui prépare une physiologie vraiment expérimentale et analytique (8). L'examen attentif des phénomènes qui accompagnent les actions et les mouvemens des animaux, la recherche des lois qui dirigent ces opérations, l'histoire des propriétés et des forces vitales auxquelles il faut ultérieurement les rapporter, la distinction de ces propriétés et de ces forces qui diffèrent des forces et des propriétés physiques, l'analyse des conditions simples qui coopèrent à l'exercice de chaque fonction,

le tableau de toutes les fonctions propres à l'état de vie dans leur ordre de succession naturelle; voilà des choses qui traitées avec rigueur et précision, ne peuvent qu'étendre le système de nos connaissances physiologiques à l'infini.

En réitérant les observations, en multipliant les expériences, on ajoutera sans cesse de nouveaux faits à ceux que nous possédons. Chaque fait nouvellement acquis sera pour nous une vérité de plus. Le nombre de ces vérités augmentera tous les jours et la science physique de l'homme, agrandie par une multitude de faits bien constatés, ne trouvera de bornes que dans les limites de la nature.

Cette belle et vaste science nous offrira pour fruit de ses améliorations, tantôt des problèmes difficiles qui semblent n'attendre que certaines données nécessaires à leur solution et qui doivent les puiser dans le rapprochement, l'analogie et la comparaison des effets observés; tantôt des théories incomplettes qui ne demandent qu'à être achevées pour lier entr'eux les principaux phénomènes de l'économie animale et auxquelles la découverte de plusieurs rapports suivis ne laissera rien à désirer; tantôt des discussions obscures qui faisant perdre de vue les objets sensibles ont besoin de se fixer sur eux pour être éclaircies, et qu'une juste application des sciences mathématiques, physiques et chimiques y ramenera; tantôt des connaissances et des vérités de détail qui manquent sur divers points importans et que nos recherches futures auront l'avantage de procurer. Les progrès de ce genre se feront avec plus ou moins de lenteur, plus ou moins de difficulté, et peut-être même rencontreront-ils des obstacles

que nous ne sommes pas en état de prévoir ni de calculer : mais ils arriveront toujours à des époques d'autant moins éloignées de la notre, que mieux instruit de ces obstacles on s'assurera de plus grands moyens pour les vaincre.

Lorsqu'on examine les divers objets dont la physiologie s'occupe, on aperçoit d'abord combien il reste encore à faire dans les choses même que nous croyons à peu près faites: on découvre entr'elles des vides immenses qui en rompent la chaîne et qu'il n'est pas impossible de remplir. Nous ne connaissons point les circonstances intermédiaires qui séparent l'un de l'autre plusieurs résultats également connus, dont la succession et les causes ne nous échappent que faute d'avoir compris ces intermédiaires. Ainsi les résultats de la digestion et ceux de la sanguification peuvent être appréciés : mais cette série d'actes et d'opérations qui s'exécutent entre l'une et l'autre, cette succession de changemens par lesquels les substances nutritives passent de l'état de chyle à l'état de sang, tous ces phénomènes accumulés dans l'intervalle qui les divise, nous demeurent absolument cachés; et ce sera une conquête bien précieuse sur l'ignorance du mécanisme vital pour les temps futurs auxquels il est réservé de les découvrir.

Aux progrès de la physiologie on peut unir ceux de la Nosologie qui s'appuyant sur elle profitera de l'accroissement de ses lumières pour s'étendre ou se rectifier. Comme la vie d'un animal s'entretient par l'action de ses organes, c'est aussi d'elle ou de ses vices que dépendent toutes les maladies. La structure, les propriétés et les forces des organes déter-

minent toute leur action; elles sont de même la cause des maladies par les divers genres d'altérations qu'elles éprouvent. Mais pour avoir une juste idée de ces altérations, il faut la prendre en étudiant les forces, les propriétés, la structure du corps humain qui sont les objets de la physiologie et de l'anatomie. L'agrandissement de ces deux sciences peut donc étendre et rectifier la nosologie ou la connaissance de l'homme malade, dont le progrès sera une suite inévitable de leurs améliorations.

Les espérances fondées de l'avenir à l'égard de la nosologie embrassent le système entier de nos connaissances sur tout ce qui concerne les maladies. En développant mieux qu'on n'a fait jusqu'à ce jour l'histoire, la marche, la succession des maladies, en perfectionnant les tableaux que nous avons de leurs signes, de leurs symptômes, de leurs périodes, de leurs terminaisons, il est clair que l'on doit parvenir à connaître d'une manière plus complette, plus sûre, plus vaste, leurs causes, leurs affinités, leurs différences et toutes les conditions utiles pour en découvrir la nature et le traitement (9).

Le terme idéal de la perfection dans les sciences physiques est cette méthode simple, uniforme, naturelle, fondée sur les affinités des êtres qui les réunit tous par une chaîne indivisible et qui sans vide ni interruption, s'éleve graduellement des objets simples aux objets les plus composés.

Une méthode de classification naturelle serait donc aussi le degré le plus éminent auquel la science des maladies put arriver. Nous en approcherons d'autant plus que réunissant un plus grand nombre de maladies par des affinités com-

munes, les rapports naturels de similitude ou de dissemblance que nous saurons exister entr'elles, donneront un fondement solide à leur division (10). Pour atteindre ce but difficile, on épuisera la description des maladies, on approfondira leur histoire, on recherchera toutes les circonstances de leur production, on rassemblera tous leurs caractères. Mais il faut éviter pour cela de suivre quelques fausses apparences, d'obéir à des préventions trompeuses, d'accommoder la classification des maladies à telle ou telle hypothèse imaginée sur leurs causes, de les diviser et subdiviser à l'infini, de surcharger le tableau nosologique, de lui donner pour base les principes d'une science étrangère dont les variations entraîneraient sa chûte, de confondre les affections symptômatiques avec les maladies primitives, de placer les genres dans les espèces et de choisir des espèces pour composer des genres.

Ces vices, dont aucun système nosologique ne s'est encore montré tout à fait exempt, disparaîtront enfin lorsque le principe de la différence naturelle des maladies étant bien déterminé, on ira le chercher dans la réunion des élémens ou des affections simples qui les constituent.

Déjà l'attention de quelques médecins est dirigée vers l'analyse de ces affections élémentaires qui sont autant de parties distinctes de l'affection commune à laquelle elles appartiennent et qui, suivant leur dominance relative, servent plus ou moins à établir le caractère différenciel des maladies. Il est question maintenant de les considérer sous le rapport des organes ou des systèmes d'organes affectés, et de les étudier avec soin dans les divers systèmes d'organisation et

de vitalité qui sont les vrais élémens de la machine animale. Il ne s'agira plus ensuite que de graduer l'importance de ces affections pour en tirer les caractères les plus essentiels, pour former avec eux des classes, des ordres, des genres, des espèces de maladies que l'on fondera sur la différence réelle de leurs élémens qui doit être aussi celle de leur nature (11).

Les améliorations toujours croissantes dans les idées et les méthodes nosologiques se communiqueront aux deux branches de la science qui ont pour objet la manière générale de les traiter et le choix particulier des moyens curatifs. Les grandes méthodes de traitement, la connaissance détaillée des remèdes, s'établissant sur les mêmes bases que la distribution la plus naturelle des maladies, feront disparaître le vague, l'incertitude, l'obcurité qui règnent dans la thérapeutique et la matière médicale.

Les propriétés physiques et chimiques des substances médicamenteuses, mises en parallèle avec les propriétés organiques et vitales du corps humain et de ses différentes parties; leur action déterminée sur le système général des forces de la vie et sur chacune d'elles isolément; les effets de cette action suivis dans les divers systèmes d'organes; l'art de les mélanger, de les combiner ensemble de façon qu'elles répondent à la complication des maladies et à la variété de leurs élémens; la distinction des remèdes et de leurs principes relativement à la faculté qu'ils ont, soit de maintenir l'état actuel des propriétés et des forces vitales, soit de les exalter ou de les déprimer, de les développer ou de les suspendre, soit de changer l'ordre de leurs proportions et

de leurs influences mutuelles, ou de remettre, au contraire, l'équilibre dans leur répartition et leur exercice : tel est en raccourci le tableau des vérités nouvelles qui doivent enrichir la matière médicale, si elle met à profit l'application des théories et des méthodes qu'une meilleure idée de l'homme et de ses maladies, jointe à une connaissance plus exacte des remèdes et de leurs vertus, semblerait lui promettre.

La division de la science de l'homme en plusieurs branches distinctes excluant un point de vue unique où tous les efforts, toutes les volontés puissent tendre, où toutes les lumières, toutes les ressources viennent se concentrer, où les travaux, les méditations de tous les hommes distingués doivent se réunir, elle n'arrivera que difficilement à ce terme de perfection désirable dans lequel les faits et les principes, ramenés à l'unité systématique, ne formeront plus qu'un vaste et même ensemble.

Cependant on a fait un grand pas vers cette précieuse unité, lorsqu'on a commencé d'adopter une manière uniforme pour toutes les parties de la science, d'étendre sans restriction la même doctrine à toutes et de les rapprocher continuellement les unes des autres par un échange mutuel de services et de lumières. Telle est leur étroite correspondance aujourd'hui, que la physiologie mène à la nosologie, celle-ci à la thérapeutique, qui, frayant l'accès à la matière médicale, est avec elle le soutien de la médecine-pratique, où les autres divisions de la science vont toutes aboutir. Les progrès relatifs de chacune de ces divisions en particulier, hâtera l'époque brillante qui doit les réunir et les confondre dans

un système commun. Ils ameneront à la longue ce progrès général qui, consistant moins à augmenter le nombre des verités de détail qu'à leur donner une forme régulière et stable, détermine le caractère de perfection le plus éminent dont une science paraisse susceptible.

Cette liaison égale, cet enchaînement rigoureux entre toutes les parties de la science, demandent quatre choses principales: l'uniformité dans la méthode et le plan; l'uniformité dans le nombre et la nature des faits; l'uniformité dans les explications et la doctrine; l'uniformité dans la nomenclature et le langage. Il est aisé de voir que la différence et le désaccord qui règnent parmi ces objets, doivent successivement diminuer: car, d'après la marche uniforme et semblable à laquelle on soumet maintenant toutes les parties de la science, rien ne saurait à l'avenir empêcher la correspondance et l'uniformité de leurs résultats.

La plus légère réflexion suffit pour nous convaincre que toutes les méthodes employées aujourd'hui dans l'étude de l'homme, tendent vers le même but; qu'elles sont toutes dirigées par le même esprit; qu'elles reconnaissent toutes l'observation et l'expérience pour bases, l'analyse et le calcul pour moyens, l'utilité pratique pour objet. Il est aisé d'apercevoir que ces méthodes embrasseront également toutes les parties de la science, qu'elles les rameneront toutes à un centre commun, si l'on continue de résister à l'introduction des méthodes hétérogènes prises dans les sciences, qui n'ont avec la nôtre que des rapports indirects ou trompeurs; si les découvertes analogues faites par les

mêmes méthodes dans plusieurs de ces parties à la fois, multiplient toujours les moyens de les rapprocher et de les réunir; si la juste appréciation de la correspondance et du commerce qui doivent exister entr'elles, dissipe tout à fait l'influence désavantageuse que l'une a quelquefois obtenu sur les autres pour leur donner ses lois, son esprit, son caractère, comme dans le temps où la médecine s'est vue tour à tour réduite à des détails minutieux d'anatomie, à des discussions abstraites de physiologie, à des recherches oiseuses de remèdes ou de procédés nouveaux; si l'autorité des maîtres, l'empire des sectes et la force des préjugés ne mettent plus aucune restriction à la liberté de penser et d'écrire; si le respect aveugle qu'inspirent les formes et les méthodes anciennes, n'arrêtent point la restauration et le perfectionnement qu'on leur a fait subir; enfin si par l'exactitude de leur marche, la simplicité de leurs principes, les méthodes nouvelles sont capables d'être indistinctement appliquées aux différentes branches de la science, et forcent conséquemment de les substituer dans chacune à celles qu'on y avait autrefois adoptées.

L'uniformité qu'il faut tâcher d'établir à l'égard des faits nombreux dont les différentes parties de la science se composent, doit être telle que toute contradiction entre ces faits disparaisse. Or, nous pouvons désormais espérer d'en régler le choix et la distribution de manière qu'aulieu de se contrarier, ils s'étayent et se soutiennent mutuellement. Ainsi, la plupart des faits physiologiques observés sur l'homme vivant, correspondent à d'autres faits pathologiques fondés

sur l'observation de l'homme malade. Ils sont les uns et les autres en rapport avec les résultats pratiques des procédés curatifs et des médicamens employés dans les maladies ainsi qu'avec les faits anatomiques fournis par l'ouverture et l'inspection des cadavres. Il ne s'agit donc que de se les procurer et de les ranger tous suivant l'ordre de leur correspondance et de leur affiliation. Alors chaque partie de la science n'étant plus distinguée, isolée de toutes les autres, ne séparant plus les faits qui lui sont propres de ceux qui appartiennent aux diverses branches d'une même étude, ne se bornant plus à la connaissance stérile de ce qui la concerne exclusivement, il en résultera, dans l'ensemble des faits et des matériaux de la science, une constante uniformité.

Les explications et la doctrine ne manqueront point de devenir bientôt aussi uniformes que les faits et la méthode: car on sera naturellement conduit à la même manière de voir et d'interpréter des choses qu'on aura traitées sur un même plan et avec les mêmes données. Après avoir établi, par des analogies simples, la connexion des faits pris dans toutes les parties de la science; après les avoir ramenés, par une méthode philosophique, à un ordre de distribution général, il ne sera guère possible de leur assigner des raisons ou des causes différentes: et ces faits nombreux seront tous uniformément expliqués les uns par les autres dès qu'on aura découvert et montré leur mutuelle dépendance.

Les progrès de la science ameneront enfin dans son langage une révolution favorable qui y mettra l'exactitude et l'uniformité nécessaires pour servir à de nouveaux progrès.

Les dénominations vagues et arbitraires, les termes insignifians et équivoques, les expressions fausses et obscures, cesseront de composer le principal fonds de la langue et de la nomenclature. Il suffira, pour opérer cette réforme, d'employer toujours les mêmes signes pour peindre des objets semblables; de ne jamais donner des acceptions différentes aux mêmes mots, ni la même acception à des mots différens; de ne leur attacher que des idées claires et distinctes; de proscrire tous ceux qui n'ont aucune signification précise; de fixer invariablement la valeur absolue et la valeur relative de chacun; d'exclure les termes qui n'ont d'autre fondement que les applications ou les allusions forcées des choses qu'ils expriment; de les puiser dans l'étude de la science même; de les assortir à son génie propre, à son caractère particulier, et de lui composer ainsi un langage uniforme qui s'accorde parfaitement avec le système de vérités qu'elle embrasse.

Toutes les observations que nous avons faites sur les progrès relatifs des parties théorétique de la science, ne prouvent-t-elles pas assez que la médecine pratique, résultat combiné de la théorie, est aussi comme elle-même susceptible d'un perfectionnement indéfini, puisque l'esprit lie, par une chaîne indissoluble, les préceptes à l'exercice.

On verra la science de la médecine pratique s'enrichir de nouvelles méthodes; épurer, corriger, perfectionner les anciennes; augmenter, multiplier les ressources de guérison dans le traitement des maladies difficiles; étendre, agrandir le domaine de son pouvoir sur la nature; déterminer, fixer les limites de ses espérances; briser les funestes entraves

de la routine; repousser, proscrire les pratiques vaines ou futiles, insignifiantes ou imparfaites, défectueuses ou nuisibles, incertaines ou équivoques, désagréables ou pénibles. On imaginera des moyens plus efficaces, plus assurés, plus heureux qui, par un mélange convenable de qualités bien assorties, en offrant la même utilité, en procurant le même avantage, en triomphant des mêmes maladies, ne feront point acheter leurs succès par toute espèce d'angoisses, de tourmens et de dégoûts. Ce dernier perfectionnement de la médecine pratique ne laisse rien entrevoir dans la suite des âges, que la science de l'homme mieux dirigée, ne puisse attendre, obtenir, posséder.

Cette branche de la médecine qui s'applique à conserver la santé et à prévenir les maladies, est loin d'obtenir encore tout le succès qu'elle a droit d'attendre. Elle s'éclairera d'un nouveau jour; elle acquerra de puissans moyens pour écarter les causes de maladies à mesure que ces causes seront mieux connues et que les divers ordres de propriétés des organes sur lesquels elles agissent, auront été mieux appréciés. Les causes des maladies qui tiennent aux altérations de l'air dans ses qualités physiques ou chimiques, pourront être prévenues en y introduisant des qualités contraires d'après les données et les expériences des physiciens et des chimistes. Celles qui viennent des alimens seront aussi prévenues ou modérées par le mélange des nourritures qui se tempérent mutuellement et par le choix des substances qui contiennent le principe nutritif dans sa plus grande pureté. Les travaux des chimistes modernes ont déjà fait beaucoup pour étendre cette

branche de la physique animale; ils feront plus encore, et la médecine conservatrice sera perfectionnée. On soumettra la direction des moyens diététiques et des remèdes préservateurs, à une suite de principes fixes, de règles exactes; et nous ne pouvons croire à quel degré de perfection l'usage de ces moyens sagement combinés, élévera cette partie de la médecine qui s'occupe moins à guérir les maladies qu'à les éloigner.

Toutes les conditions favorables au progrès des sciences, semblent se réunir désormais pour conduire celle de l'homme à la plus grande perfection; et les progrès futurs de cette science ne seront qu'une suite naturelle mais infaillible des circonstances et des causes de perfectionnement que ses états antérieurs ont préparé. Les succès éclatans qui ont accompagné la restauration et le renouvellement des Écoles de médecine en France, ne permettent pas de douter que l'avenir ne les destine à faire de grandes choses.

Il y a beaucoup d'erreurs à corriger dans toutes les parties de la science du physiologiste et du médecin; mais aussi il s'y trouve beaucoup de vérités à découvrir. On y rencontre, je l'avoue, plus d'obstacles à surmonter, plus de difficultés à vaincre que dans plusieurs autres sciences physiques ou naturelles; mais aussi on peut y employer plus de ressources, plus d'expériences, et les autres sciences même s'empressent à l'envi d'augmenter ces moyens par le tribut de leurs lumières. Les progrès y sont plus tardifs, plus lents; mais aussi la moindre perfection nouvelle y devient plus importante, plus utile par la dignité de son objet. On a besoin d'y apporter plus de jugement, plus de sagacité, plus de combinaisons, plus d'étude; mais aussi on a la certitude de donner, par cet exercice pénible de l'esprit, le plus grand développement à ses facultés, le plus vaste aliment au génie. Les vraies découvertes y sont plus rares, plus difficiles à constater; elles excitent en général plus d'opposition et de défiance; mais aussi la gloire de ceux qui se signalent en les faisant, est plus solide, plus élevée,

plus indépendante; elle repose sur des motifs plus nobles, plus généreux, plus touchans, et dans l'opinion des peuples reconnaissans ou surpris, elle obtint quelquefois le culte décerné à des vertus divines.

La fin du siècle dernier offre déjà les signes manifestes d'un changement propice, d'une révolution générale pour l'étude de l'homme. L'esprit des découvertes semble en remuer toutes les parties; il les agite et les vivifie. On cherche à reculer les limites de la science. On s'élance au-delà du cercle qui la renfermait. Les anatomistes mettent en évidence le système des vaisseaux lymphatiques qu'on avait à peine jusqu'alors ébauché. MASCAGNI donne, avec le plus bel ensemble, l'anatomie descriptive de ces vaisseaux. D'autres présentent l'histoire de leurs fonctions et de leurs maladies. Les physiologistes posent les lois fondamentales de la sensibilité et de l'irritabilité; ils tracent une ligne de démarcation convenable entre ces deux propriétés des corps vivans. GALVANI découvre un moyen expérimental pour exciter les contractions musculaires. La physiologie et la médecine forment un corps de doctrine plus régulier. Une juste application des sciences physiques et chimiques les éclaire. La géométrie et la mécanique sont appliquées aux fonctions des organes des sens, au mouvement progressif de l'homme et des animaux, à la théorie pratique des luxations et des fractures, à la confection des instrumens et des machines qui assurent à la chirurgie des succès étonnans, dont la durée est aussi certaine que fut inconcevable leur rapidité. La chimie animale prend une nouvelle face. BERTHOLLET

fixe la marche qu'elle doit tenir. FOURCROY et VAUQUELIN s'illustrent par de belles découvertes sur presque toutes les substances tirées des animaux. DÉYEUX et PARMENTIER font connaître l'analyse du sang et du lait. CHAPTAL assigne la vraie manière d'adapter utilement la chimie à la médecine. Le nombre des procédés curatifs ou préservateurs s'accroît. Le destructeur d'une cruelle maladie paraît. JENNER proclame l'inoculation de la vaccine, enchaîne le fléau de la petite vérole, et ferme une des mille routes qui conduisent chez les morts (12).

Je suis loin de comprendre dans cette courte esquisse tout ce que la science de l'homme a fait même de nos jours; il me suffit de rappeler comment elle semble avoir tout disposé d'une manière favorable à ses grandes destinées pour l'avenir.

La première cause de cette destinée brillante est l'influence de la Philosophie générale qui s'est enfin associée à toutes nos études. La Philosophie, cette science primaire qui, pour me servir des expressions mêmes de BACON, doit être regardée comme la *source* et la *racine* des autres, était le seul instrument qui put faire avancer et croître la connaissance de l'homme physique (13). Elle ne cessera de lui être utile en y maintenant une méthode rigoureuse et certaine qui l'embrasse et la perfectionne toute entière. Elle aura sur elle l'effet inévitable d'accélérer sa marche par la bonne route qu'elle lui fera prendre, et il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir d'une science que la philosophie continue de diriger et de nourrir.

Depuis que le Chancelier Bacon remplaça les formes barbares de la dialectique ancienne par la méthode d'induction dont il posa les règles, l'étude des sciences moins sujette à nous égarer dans des routes trompeuses, nous conduit à la vérité par le chemin le plus sûr. Cette méthode employée dans l'examen des questions physiologiques et médicales, en bannira les faux jugemens, les opinions erronées qui s'évanouiront devant sa lumière. Avec un tel guide on ne manquera plus de les signaler et de les combattre; il ne sera pas difficile ensuite de les écarter et de les détruire. L'usage d'une sévère induction, en dissipant les erreurs invétérées, ne laissera plus un champ libre aux nouvelles erreurs; il empêchera bien qu'elles s'introduisent ou qu'elles se propagent. Et comme tous les objets de la science de l'homme seront maintenant traités d'après les règles de ce procédé philosophique, on conçoit à quel point ils doivent un jour se rectifier et s'épurer (14). C'est en appliquant l'induction Baconienne aux effets du Galvanisme sur les organes irritables et sensibles du corps animal, que la puissance de cet agent singulier a été réduite à sa juste valeur et qu'on a donné l'interprétation la plus raisonnable des phénomènes dont il est la source. Elle nous a fait distinguer les résultats directs et véritables des expériences galvaniques d'avec tout ce que le raisonnement et la préoccupation voulaient y ajouter. En nous forçant de ramener cet ordre de faits aux lois communes de l'électricité animale, elle a préservé la science de je ne sais combien d'erreurs, de préjugés, d'hypothèses qui n'attendaient pour éclore que la supposition d'une propriété nouvelle, d'un principe inconnu, d'un fluide particulier.

Le progrès de la philosophie générale est donc la première circonstance qui favorise la science de l'homme et c'est par là qu'elle commence à se perfectionner. Elle continue de s'agrandir par l'application heureuse des sciences physiques et c'est là une seconde cause de son perfectionnement futur.

Les mathématiques fourniront à l'anatomie le moyen de déterminer la figure, les dimensions et le rapport des organes ; à la physiologie, des méthodes simples pour calculer les forces, les mouvemens, les substances qui servent à chaque fonction, et pour démontrer l'intensité d'action, la direction des puissances, la valeur des résultats dans certains objets de mécanique animale ; au reste de la médecine, les principes de l'analyse des combinaisons pour disposer les observations, comparer leurs rapports et estimer le nombre ou le genre de probabilités qu'on en tire.

Quoique la physique et la mécanique ne puissent donner des causes ou des lois aux phénomènes du corps vivant, et qu'elles ayent été souvent nuisibles à la science de l'homme par leurs explications ou leurs théories, elles sont néanmoins faites pour l'étayer et l'enrichir dans toutes ses parties. Le physiologiste y puisera les meilleures notions sur divers points de l'économie animale comme les sens, le mouvement progressif, l'action de l'air et toute espèce d'opération qui se rapporte aux propriétés physiques des corps extérieurs parmi lesquels nous sommes placés (15).

Le médecin ira chercher dans l'astronomie le principe des changemens, des variations, des anomalies que subissent la santé et les maladies de l'homme par le mouvement et

les révolutions périodiques des astres. En évaluant bien l'influence éloignée mais réelle que les phénomènes du ciel, comme le lever et le coucher des Pléïades, l'arrivée des solstices et des équinoxes, l'action de la lune, la position de la terre à l'égard du soleil, etc. exercent sur les productions qui couvrent la surface de la terre, on ne peut manquer de connaître, de juger plus exactement les constitutions médicales des saisons ou de l'année et le caractère des maladies épidémiques ou intercurrentes qui leur correspondent.

C'est à force d'étudier les qualités physiques et sensibles des airs, des eaux et des lieux; c'est à force de suivre les mutations de l'atmosphère, la marche et la direction des vents; c'est en mettant à contribution tout ce qu'il y a de plus recherché dans la météorologie et la physique terrestre, que nous viendrons peut-être à bout de découvrir la nature de différens miasmes, celle de plusieurs fièvres désastreuses, la cause du retour périodique d'une foule d'affections graves, la raison de la permanence irrésistible de quelques maladies endémiques dans certaines contrées, les circonstances naturelles qui ramènent de temps en temps les mêmes épidémies dans les mêmes lieux, et enfin le principe destructeur de ces pestes formidables qui ravagent de grands états et qui, en suivant une direction constante de l'orient à l'occident, semblent planer toujours avec une prédilection féroce sur les mêmes portions du genre humain.

N'est-ce pas aux progrès de nos connaissances sur la théorie physique de la terre qu'il appartient de montrer l'effet

de ces révolutions profondes, de ces catastrophes terribles qui changent et bouleversent l'intérieur comme la surface du globe ? N'est-ce pas à l'histoire de ces révolutions physiques qu'il faut lier celle des changemens survenus, à diverses époques, dans la qualité de nos climats et, par une suite nécessaire, dans la nature de l'homme et dans l'ordre de ses affections maladives ? Ne désespérons plus, avec les ressources d'une bonne physique, de remonter un jour aux causes les plus vraisemblables qui ont imprimé au système de nos maladies les changemens qu'on observe et dont le plus considérable a été de rendre les affections catharrales plus communes qu'elles ne l'étaient autrefois (16).

Malgré les reproches tant de fois répétés contre les applications de la chimie à la médecine, et qui s'adressent seulement à celles que désavoue le génie propre de l'une et l'autre science, aucun médecin ou physiologiste judicieux n'a prétendu pour cela repousser entièrement les lumières que la chimie verse sur la physiologie et la médecine, ni dédaigner les nombreux avantages que leur association bien entendue à cette belle science doit leur procurer. Elles ont fait certainement tourner à leur profit les expériences, les analyses, les découvertes de la chimie moderne, toutes les fois que renfermée dans les limites de son objet, celle-ci s'est bornée à rechercher, à développer la nature, la composition, le mélange du sang, de la bile, de la lymphe, du lait, des fluides muqueux, de toutes les humeurs qui roulent dans les vaisseaux ou qui sont retenus dans les organes secrétoires. La science chimique ne fut pas d'une moindre

utilité quand elle découvrit les principes constituans de la fibre musculaire, des membranes, des viscères, des cartilages, des os. Elle a éclairé d'un nouveau jour les principaux phénomènes de l'homme sain et de l'homme malade, en dévoilant les propriétés intimes des objets solides, liquides, aériformes qui l'environnent et qui le modifient par leur influence ou leur contact.

Si la chimie n'est d'aucun avantage par rapport à la détermination des causes essentielles et vraiment productrices des maladies, puisque ces causes établies dans un corps vivant tiennent aux lois et aux facultés même de la vie, elle sert utilement à la recherche des causes extérieures qui les occasionnent. Ainsi la connaissance chimique du principe de la chaleur nous donnera bien plus d'aptitude à concevoir, à embrasser tous les effets qui résultent de son action sur le corps de l'homme, soit qu'il en frappe la surface, soit qu'il en pénètre les cavités, soit qu'il en parcoure le tissu intérieur et jusqu'aux moindres replis de son organisation.

La chimie pneumatique mieux instruite sur le mélange, les combinaisons, les compositions et les décompositions des principes de l'atmosphère, a déchiré une partie du voile qui cachait les causes de son insalubrité et que les progrès ultérieurs de cette science acheveront d'enlever. Nous lui devons déjà plusieurs moyens efficaces pour détruire ces causes, et c'est d'elle seule que nous en attendons de plus infaillibles ou de plus simples. L'art de désinfecter les hôpitaux, les prisons, les pays marécageux, s'est perfectionné et peut-être ne tarderons-nous pas à joindre de nouvelles substances aux moyens

de désinfection que nous assurent depuis peu l'acide sulfurique, l'acide muriatique oxigéné, l'oxide noir de manganèse et la chaux.

L'analyse de toutes les espèces de terres, de fossiles, de métaux décèle les qualités nuisibles des vapeurs que ces divers corps répandent autour de nous. Mais elle indique en même temps la manière de les adoucir ou de les écarter. Tout ce qui concerne l'effet des poisons et de leurs correctifs naturels se rapporte à cet ordre de faits précieux que de nouvelles analyses peuvent incessamment grossir.

Un autre point de vue sous lequel l'utilité de la chimie pour l'avancement de la médecine doit être envisagée, c'est celui des résultats ou produits chimiques qui se développent dans le cours réglé d'une maladie et qui font une partie essentielle de sa description et de son histoire. La vue de ces produits analysés fournit une donnée de plus dans une multitude de problèmes relatifs aux altérations des solides et des fluides. C'est un nouveau champ ouvert à la science des maladies, qui est entièrement du ressort ou du domaine de la chimie.

Mais de tous les usages qu'on puisse faire des connaissances chimiques pour soutenir et augmenter celle de l'homme, le plus utile, le plus favorable à son agrandissement, consiste dans la découverte ou l'indication d'un grand nombre de remèdes avantageux que la médecine-pratique et la matière médicale s'empresseront toujours de mettre à profit (17).

L'histoire particulière de l'homme est trop étroitement unie à l'histoire générale des êtres que comprend la nature,

pour qu'elle ne la fasse pas servir utilement à ses progrès. Guidé par elle dans l'examen et la description des parties, l'anatomiste perfectionnera ses recherches en se faisant des idées plus nettes, plus étendues sur les différences et les variétés de l'organisation. Il y prendra une connaissance plus exacte, plus complète des organes qui sont peu sensibles, peu apparens chez l'homme, et qui existent plus forts, plus prononcés chez d'autres espèces d'animaux. Le physiologiste l'interrogera non pour en obtenir des explications et des théories générales, mais pour augmenter la somme des faits particuliers qui multiplieront dans son esprit les moyens d'estimer au juste l'erreur ou la vérité de ses principes. Enfin, toutes les branches de la médecine seront plus ou moins enrichies par l'adoption propice de ses méthodes et de ses découvertes. Il faut bien connaître le nombre et les propriétés des corps naturels, pour suivre les effets de l'influence bonne ou mauvaise qu'ils exercent sur nous : et puisque la nature de l'homme est d'autant moins incompréhensible qu'on emploie pour la dévoiler un plus grand nombre d'idées comparatives, il n'est pas douteux, comme je l'ai plusieurs fois répété, que l'histoire naturelle ne puisse agrandir la science dont elle est le principal objet (18).

Il n'y a qu'une seule combinaison qui put balancer et même détruire entièrement l'effet avantageux des sciences physiques appliquées à l'étude de l'homme, c'est un usage abusif de ces sciences dans lequel on pousserait leur application au-delà de ce qu'elle doit être; c'est le retour de ces théories générales où les principes de la mécanique, de

l'hydraulique, de la chimie, où les simples lois de l'impulsion, de l'attraction, de l'affinité, servent à expliquer indistinctement tous les phénomènes de l'organisation et de la vie.

Mais grâce au bon esprit de ce siècle, grâce aux fatales expériences du temps passé, la chance d'une telle combinaison, le retour d'un pareil abus me semblent désormais impossibles. La marche rapide de la physique et de la chimie, les découvertes et les progrès inconcevables qui les ont illustrées toutes deux, ne peuvent changer ni l'esprit, ni le caractère, ni la direction qu'elles avaient autrefois. Dès-lors si, en les appliquant à la médecine d'une manière exclusive et forcée, nos prédécesseurs se trompèrent; si à ces époques malheureuses, qu'on ne se rappelle que pour les déplorer, il y eut un accord unanime de tous les bons esprits contre de semblables innovations; si on crut devoir universellement les rejeter comme fautives, les proscrire comme dangereuses, c'est sans doute parce que l'on jugea l'esprit, le caractère, les lois de ces sciences incompatibles avec les lois, le caractère, l'esprit de la physiologie et de la médecine. Or, de bonne foi, les reproches qu'on adressait aux théories physiques et chimiques de ces temps reculés, ne tombent-ils pas avec la même force sur celles de nos jours? Puisque l'esprit de ces sciences ne pouvait s'accorder, puisque leurs principes et leur caractère ne devaient point aller ensemble, comment y aurait-il entre ces choses plus d'accord, plus de conformité, maintenant que, malgré l'extension de leurs faits, le perfectionnement de leurs méthodes, la physique et la chimie ne laissent pas d'avoir

toujours le même objet, la même fin, le même résultat.

Mais pour se borner aux doctrines tirées de la chimie, on a pu étendre les recherches de cette science, multiplier ses analyses, rectifier ses erreurs, corriger ses expériences, simplifier ses principes, réformer son langage sans autoriser par-là aucune des applications exagérées qui avaient été précédemment proscrites. En effet, qu'il s'agisse d'acide, d'alcali, de soufre, de phlegme, d'esprit, ou qu'il soit question d'oxigène, d'azote, de carbone, d'hidrogène, de phosphore, la difficulté consiste toujours à savoir si de ces principes mélangés, combinés suivant les lois communes de la chimie, peuvent résulter les phénomènes, les fonctions, les maladies des êtres animés. Il importe peu que la chimie, selon son état de perfection, indique tel ou tel principe, telle ou telle matière pour ses combinaisons, il faudrait d'abord prouver que les combinaisons de ce genre pussent se faire dans un corps vivant avec des moyens simplement chimiques, et que les phénomènes les plus étonnans de la vitalité n'eussent pas d'autres causes ni d'autres sources. Quand on substituerait encore une fois les noms des principes ou des matériaux nouvellement découverts à ceux des substances ou des élémens chimiques que les vrais fondateurs de ces théories connaissaient, peut-on croire qu'elles gagnassent vraiment beaucoup à cette substitution? On changerait la scène, on introduirait de nouveaux acteurs, mais les ressorts demeureraient les mêmes et le jeu des acteurs ne serait point amélioré: et quoiqu'il faille applaudir d'esprit et de cœur aux louables efforts, au vaste savoir des personnes habiles qui se sont exercées dans

ce genre, ne nous flattons pas de voir jamais l'oxigène, le carbone, l'hidrogène, le calorique, l'azote jouer un rôle plus heureux ou meilleur que les acides, les alcalis, les sels, l'esprit de soufre, le phlogistique, le nitre. C'est un théâtre plus savamment décoré, sur lequel, avec des mots nouveaux, on continuera de méconnaître l'homme et de défigurer sa nature.

Une juste application des sciences physiques contribuera donc à perfectionner la connaissance de l'homme. Mais la distribution plus égale des lumières qui sera le fruit de l'ardeur avec laquelle on recherche généralement l'instruction, achevera de décider ses progrès. Telle est la troisième circonstance que nous croyons faite pour les favoriser.

Nos succès dans les sciences utiles dépendent du monde où le hazard nous jette autant que de nous-mêmes. Subordonnés à l'intérêt qu'ils inspirent, on les voit constamment croître ou diminuer comme le mérite et les lumières de ceux qui en deviennent les témoins ou les juges. Si l'instruction se répand et circule davantage; si les connaissances étrangères à des classes nombreuses de la société, pénètrent jusqu'à elles; si la plupart des hommes doivent un jour posséder le savoir et le discernement dont ils auraient besoin pour éviter les piéges tendus à l'ignorance, il n'y a plus d'obstacle que l'étude de l'homme physique ne surmonte, plus de barrière qu'elle ne franchisse. Eh! comment assigner un terme aux généreux efforts de ceux qui se livrent à cette belle étude, s'ils étaient toujours animés par la noble émulation d'obtenir les justes applaudissemens d'un public

éclairé, et de mériter enfin cette considération flatteuse que les hommes, capables d'apprécier par eux-mêmes le génie et le talent, n'accorderont jamais aux prestiges trompeurs du charlatanisme et aux basses ressources de la médiocrité.

Il est vrai, Messieurs, que la médecine longue et pénible dans l'enseignement où le zèle et les dispositions des élèves nous soulagent, triste et dégoûtante dans l'exercice où la confiance et la résignation des malades nous soutiennent, trouve dans la conduite ordinaire de la vie et dans les jugemens irréfléchis du monde, des obstacles et des écueils où les plus beaux projets, les meilleurs moyens de perfectionnement viennent se briser. C'est là qu'on voit le ministre d'un art libéral attirer sur lui, par la complaisance et l'asservissement, une distinction à laquelle il n'arriverait pas en conservant l'indépendance et la dignité de son caractère. C'est là que les œuvres de l'intrigue, triomphant du vrai mérite, dispensent d'en avoir et flétrissent celui qu'on a. C'est là que l'usage habituel d'une certaine tactique, suppléant au défaut de talent, à la disette des connaissances, change en trafic mercenaire la plus noble des professions. C'est là qu'une sorte de vénalité introduite jusques dans l'honorable fonction de secourir les hommes, en assure l'exercice à quiconque ne dédaigne pas de mendier ou d'acheter des suffrages. C'est là qu'on s'obstine à prendre l'ignorance pour de la sagesse, le charlatanisme pour du savoir, la présomption pour de l'expérience, la cupidité pour du zèle, l'intrigue pour du talent, le mensonge pour du succès.

Mais à présent que les lumières et l'instruction seront

disséminées, répandues comme il faut, presque tous les hommes éclairés sur un des objets qui les intéressent le plus, libres dans la distribution de leurs suffrages, et justes estimateurs du mérite, ne décerneront le titre glorieux de médecin habile qu'à celui qui s'en montrera digne par les preuves d'un savoir profond, d'une doctrine sage, d'une expérience consommée, d'une morale pure, d'une ame bienfaisante et d'une vie irréprochable consacrée toute entière au soulagement de l'humanité.

Une suite inévitable de cette répartition plus égale des lumières sera sans doute de nous défendre contre les préjugés populaires, les institutions politiques, les idées superstitieuses qui ont tant de fois retardé les progrès de la science de l'homme. Ce sera de confondre dans l'opinion publique la médecine avec le reste des connaissances humaines dont elle fut trop long-temps séparée, de fortifier dans les médecins cette aptitude déjà prise à diriger principalement leurs recherches vers les objets de la plus grande utilité, et de réunir ainsi, par des communications nécessaires, par des intentions identiques, cette classe de savans obcurs et cachés avec celles où l'on s'occupe des sciences les plus brillantes et les plus relevées.

Mais de toutes les circonstances qui doivent influer avantageusement sur l'état à venir de la science de l'homme, la plus remarquable, la plus importante est sans contredit le système d'enseignement réformé dans les Écoles de médecine, qui, avec un petit nombre de corrections indispensables, nous donnera bientôt la meilleure organisation possible pour l'étude de la science et l'exercice de l'art.

Ce n'est point ici le lieu de tracer en détail le mauvais esprit, les vicieuses institutions des anciennes Écoles, de rappeler tous les inconvéniens attachés au genre d'instruction qu'on y puisait autrefois, et d'exposer tout ce qui manquait même aux établissemens les plus respectables par l'ancienneté comme par la constance de leurs travaux. Dans cette foule inutile d'Universités et de Colléges qui ne servaient qu'à satisfaire la cupidité ou l'orgueil, la médecine rencontra pour le moins autant d'obstacles que de ressources. Le conflit des opinions, le défaut des méthodes, les prétentions des sectes, l'obscurité des dogmes, les combats de l'amour-propre, l'influence de l'esprit scolastique destructeur de l'esprit philosophique, furent des causes puissantes qui, avec bien d'autres, suspendirent ses progrès.

On ne pouvait y étudier aucune des sciences qui, en éclairant la médecine, donnent du lustre au médecin, parce que ces Écoles étaient dépourvues à cet égard des choses les plus indispensables et qu'on semblait même les regarder comme dangereuses ou du moins comme superflues. On n'y prenait que des notions vagues, défectueuses, imparfaites sur les véritables principes des l'économie animale, parce que mille obstacles s'opposaient aux recherches anatomiques qui, faute d'un local bien disposé ou d'un nombre suffisant de cadavres, avaient l'air d'être enchaînées de rechef par les entraves et les difficultés que l'ignorance timide et la superstition farouche suscitèrent aux anatomistes des premiers temps.

Le reste de l'éducation médicale se ressentait nécessai-

rement d'un vice aussi considérable; et dans les Écoles les plus fameuses, la plupart des élèves, accoutumés à juger la structure du corps humain par une démonstration orale plutôt que par une inspection réfléchie, concevaient, d'une manière toujours incertaine, obscure, chancelante, la forme, la situation, les rapports, les usages multipliés des organes; et ils demeuraient hors d'état d'acquérir jamais l'immobile assurance de ces esprits solides qui, uniquement jaloux de connaître ce que les sens peuvent démontrer, font servir l'anatomie de fondement à la médecine, et la médecine de soutien à l'anatomie.

Mais depuis qu'on a corrigé les vices de l'enseignement médical, depuis qu'on a jeté un coup d'œil réformateur sur le système des anciennes Écoles, l'étude de la médecine a été réunie à d'autres genres d'étude; la science de l'homme s'est jointe à celle des autres objets de la nature. L'esprit d'analyse et de calcul a réglé toutes les discussions; le goût de l'observation a produit le talent d'observer; le respect pour l'antiquité en a fait connaître les véritables sources; l'instruction est devenue expérimentale et pratique; chacune de ses branches a été la fin, le but particulier de quelque institution nouvelle.

On n'a rien négligé pour assurer aux maîtres les moyens de développer les facultés et les talens des élèves; rien n'a été refusé aux élèves pour remplir l'intention et l'objet des maîtres; on a tout fait pour seconder leurs dispositions et leur zèle; tout paraît y tendre à l'agrandissement de la science de l'homme. Les lumières et les moyens, les professeurs et les

employés, les lois et la discipline, les leçons et les autres exercices, les cabinets et les bibliothèques, les amphithéatres et les laboratoires, les collections et les hôpitaux; tout enfin dans l'organisation actuelle des Écoles doit coopérer à la perfection et à l'accroissement de cette science utile.

L'étude de l'anatomie est favorisée par l'ordre des dissections, le nombre des recherches et la beauté des préparations; celle de la chimie, par la connaissance des procédés, la multitude des analyses et l'inspection de leurs résultats; celle de l'histoire naturelle, par la démonstration des objets, l'étendue immense de certaines collections, le choix et l'arrangement des autres, la disposition et le soin des plantes rassemblées dans de vastes jardins; celle de la physiologie, par l'anatomie humaine et comparée, le secours des sciences accessoires et l'habitude des expériences sur les animaux vivans; celle de la nosologie, de l'hygiène, de la thérapeutique, de la matière médicale et de toute la médecine théorique, par le rapprochement mutuel de ces différentes branches, l'usage des sciences mises à leur portée et le mérite supérieur des maîtres auxquels leur enseignement est confié; celle de la chirurgie, par l'exactitude des connaissances anatomiques, le renouvellement journalier des mêmes opérations, l'emploi des instrumens perfectionnés et la fréquentation des grands hôpitaux; celle de la médecine-pratique, par l'examen assidu des malades, l'application constante des préceptes à l'exercice, le tableau vivant des maladies que nous devons à l'établissement salutaire des cours de clinique où l'élève, en même temps rapproché du maître qui donne l'instruction et du sujet qui en fournit la matière, peut

acquérir bientôt ce coup d'œil rapide, ce discernement juste, cette expérience sûre d'un praticien consommé (19). Ainsi la science et l'exercice de la médecine-pratique ne seront plus les fruits lents et tardifs d'une longue suite d'années. Ce ne sera point désormais le patrimoine exclusif de l'âge avancé, et le jeune médecin pourra consacrer au bien de l'humanité les prémices de ses études. Instruit de bonne heure à voir, à saisir les nuances, les formes, les rapports des maladies, il contractera, sans attendre le secours pénible du temps, cette habitude précieuse de réunir leurs caractères, de distinguer leurs élémens, de prévoir leurs suites et d'appliquer à chacune la méthode de traitement la plus convenable, avec l'assurance et la sécurité d'esprit que l'épreuve déjà faite d'une semblable méthode doit produire.

Mais pourquoi nous arrêter plus long-temps sur les effets communs d'une protection générale à laquelle tout le monde rend hommage, lorsque nous avons à célébrer tant de soins particuliers, tant de faveurs spéciales, qui, en multipliant les prodiges de la science, augmenteront l'éclat et le lustre de notre École. Un édifice simple et majestueux construit dans ces murs pour y éterniser la gloire de l'anatomie, nous prépare une suite de travaux et de succès qu'on ne pouvait pas attendre seulement du mérite et du zèle. Une riche collection de pièces anatomiques déposée dans notre conservatoire, représente les modèles en cire des parties du corps humain les plus difficiles à figurer, et l'étonnante perfection de l'art nous dédommagera en ceci des objets naturels que la chaleur du ciel, la salu-

brité du climat et les miracles de la médecine peut-être nous refusent. Une multitude d'espèces de plantes étrangères mêlées aux productions végétales de notre sol, confondues par une savante culture, malgré les régions immenses qui les séparaient, viennent à l'envi décorer ce jardin fameux dont la création immortalisa RICHER de BELLEVAL, et qu'un naturaliste digne du même honneur, veut aujourd'hui, par un effort plus grand peut-être, rendre à sa première célébrité. Nous le devons aussi à la bienfaisance réfléchie du Gouvernement, ce nouveau Professeur, (*) ce zélé naturaliste qui, après avoir été dans la capitale le fondateur et l'ame d'une société illustre; après avoir conquis l'estime d'une des nations les plus éclairées de l'Europe, est venu recueillir parmi nous le simple tribut d'une considération amicale, rechauffer l'étude de l'histoire naturelle par l'activité de son esprit, fixer ses rapports avec la médecine par l'excellence de son jugement, et nous garantir par sa présence des plaies funestes que cette science aimable pouvait nous faire par ses abus. Une institution de médecine clinique appliquée à la connaissance et au traitement des maladies réputées incurables, donnera le premier exemple d'un enseignement régulier sur ce genre d'affections auxquelles l'art n'oppose trop souvent que son impuissance (20); et pour étendre nos ressources, pour agrandir nos moyens, il ne manquera sans doute à cet établissement qu'un Professeur plus habile qui le seconde et qui puisse dignement répondre à l'importance de son objet.

(*) A. BROUSSONET, Professeur de Botanique et Directeur en chef du Jardin.

La désignation de quatre Professeurs honoraires (*) dont les noms embelliront un jour l'histoire des grands hommes qui illustrèrent cette École, achève d'en rehausser l'éclat et la majesté. Enfin plusieurs emplois considérables distribués à des personnes instruites, les font concourir utilement à nos fonctions et semblent les fixer près de nous pour transmettre à nos neveux la tradition de gloire que nos devanciers firent passer sur nous-mêmes.

A quel point de perfection la science de l'homme ne va-t-elle pas être élevée sous d'aussi favorables auspices? Encore ne rappellai-je ici qu'une partie des additions et des réformes qui ont été faites au système général de l'enseignement. Et comment apprécier au juste les avantages sans bornes que promet à l'avenir le concours inoui d'hommes, de moyens et de choses qui assurent pour jamais la splendeur et la gloire des Écoles de médecine en France? Quels élèves et quels ouvrages vont tour à tour sortir de ces compagnies savantes! Quelles recherches, quelles découvertes viendront couronner leurs efforts! Je vois revivre les époques les plus brillantes, les plus fortunées de la science d'HIPPOCRATE: et sous l'immortel Consulat de BONAPARTE, la célébrité d'un art qui conserve les hommes, ne le cédera point à celle des arts qui les amusent. Il faut que tout participe à l'immensité de son génie et que les progrès des sciences utiles y soient infinis comme l'étendue de ses desseins et la grandeur de sa fortune.

(*) P. J. BARTHEZ, A. GOUAN, H. FOUQUET, J. A. CHAPTAL.

Le résultat général de ces différentes causes qui devient lui-même une circonstance très-favorable pour l'étude de l'homme, est de nous avoir prémuni contre les divers genres d'obstacles qui défendaient en quelque sorte l'entrée de la science, et qu'il n'était pas en notre pouvoir de connaître ni de surmonter. Quel que soit le nombre et la variété de ces obstacles, ils ont néanmoins des sources ordinaires et communes dans lesquelles chacun sera désormais libre de les attaquer. L'habitude et l'obéissance qui retinrent si long-temps la raison captive, sont renfermées elles-mêmes dans leurs justes limites. Elles n'arrêteront plus les rapides élans des esprits actifs, féconds, ambitieux, auxquels le cercle des objets connus ne saurait suffire. Elles ne les forceront pas davantage à se dépouiller de leur propre énergie, à faire continuellement le sacrifice de leur pensée pour demeurer en esclaves attachés aux opinions des anciens ou des modernes, des académies ou des écoles, des savans ou du vulgaire. La crainte de toucher au système de connaissances péniblement élevé par l'antiquité et par nos maîtres, ne prévaudra point sur l'avantage plus vrai d'ajouter à l'antique édifice de la science par la découverte des vérités nouvelles.

Le flambeau d'une saine critique éclairant à la fois le mérite et les défauts des écrivains de tous les temps et de toutes les sectes, nous tiendra également éloignés et du culte religieux qui commande l'admiration pour certains hommes, certaines opinions, certaines époques, et de la partialité injuste qui les dédaigne ou les oublie. Dès-lors plus d'autorité puissante que la raison ne soumette et ne désavoue;

plus de disputes éternelles au sujet des anciens et des modernes que le jugement réfléchi de leurs ressources et de leurs travaux respectifs ne doive terminer; plus de doctrines accréditées qui ne cèdent à l'empire d'une opinion meilleure; plus de livres excellens auxquels on ne veuille préférer les leçons de la nature; plus d'hypothèses séduisantes dont l'esprit n'aime à se dégager; plus de prodiges vains, de contes absurdes, de faits invraisemblables qu'une solide analyse ne fasse rejeter.

Depuis que la fin et le but de la science de l'homme sont mieux déterminés, nous ne la voyons point comme autrefois marchant à l'aventure, n'attendre tous ses progrès que du tâtonnement et du hazard. On sait au juste ce qu'elle possède, ce qui lui manque, ce qu'il faut y corriger, ce qu'elle a besoin d'acquérir. Cette disposition heureuse est encore une des choses capables de contribuer à son perfectionnement futur. C'est le seul moyen qu'elle ait de lever plusieurs obstacles dont la résistance opiniâtre a de tout temps arrêté sa fortune. Elle n'aura plus de raison pour les craindre, lorsque cessant de la croire déjà fort avancée, de la supposer parfaite et de lui prescrire des bornes à volonté, chacun emploira, d'une manière utile, pour reculer ses limites, le temps et les moyens que d'autres ont laborieusement consumé à surcharger la science de distinctions vaines, de recherches futiles, de divisions superflues, de promesses fastueuses, de détails minutieux, de faits controuvés, de découvertes suspectes, de doctrines erronées, d'expériences douteuses et de préjugés populaires.

Parmi les découvertes modernes dont la science ne cesse de s'enrichir, il en est qui doivent influer comme causes sur les améliorations et les changemens qu'elle pourra subir. Les unes placées hors des routes communes, élevées au-dessus des conceptions ordinaires, serviront à l'avenir de guide et de soutien dans les chemins inconnus qui mènent aux découvertes nouvelles. Les autres liées étroitement par des rapports inaperçus avec des vérités secrètes, donneront une force de plus aux analogies qui peuvent y conduire. Sous ces deux ordres de découvertes vraiment productives et fructueuses, viennent se ranger les fonctions du système absorbant ou lymphatique, les grandes lois de l'irritabilité, celles de la force assimilatrice, les propriétés du fluide gastrique, l'influence de l'oxigène et des substances gazeuses, l'action des remèdes stimulans et débilitans, éclaircie, graduée par l'Ecole de Brown, les phénomènes du galvanisme et leur analogie avec ceux de l'électricité, l'inoculation de la vaccine et bien d'autres connaissances acquises dans ces derniers temps pour disposer les voies ou frayer la route aux plus belles inventions.

Enfin une cause réelle et puissante de perfectionnement pour la médecine, quoiqu'elle ne puisse pas être appréciée par tout le monde, c'est la suite de changemens et d'altérations qui, survenus dans la constitution physique de l'espèce humaine, perpétués de siècle en siècle jusqu'à nous, ont dû, en variant à l'infini les affections et les modifications de nos corps, préparer d'immenses matériaux à la connaissance de l'homme et multiplier singulièrement les faces sous lesquelles

il peut être envisagé. Il est du moins raisonnable de penser que les différentes formes imprimées à l'espèce humaine dans la rapide succession des âges, que les acquisitions ou les pertes qu'elle a fait dans ses forces, ses propriétés, ses moyens, son énergie, que le développement ou la suppression, la rareté ou la fréquence, la diminution ou l'accroissement de certaines affections soit naturelles, soit maladives, ouvrent à l'esprit observateur un champ vaste et fertile d'expériences et d'inductions. En effet, si pour prendre une idée complète d'un seul individu, si pour concevoir pleinement sa nature, il faut embrasser la suite totale de ses opérations et de ses facultés dans les différentes époques de son existence, nous avons bien aussi le droit d'espérer que toutes les variations de l'espèce humaine seront mieux saisies; que le système entier de ses affections sera plus exactement réuni; que la connaissance de l'homme même deviendra plus étendue, plus perfectionnée, lorsque nous aurons à l'observer, à le suivre dans un plus grand nombre de circonstances par lesquelles l'impulsion du temps et des choses l'a fait passer pendant toute la durée de son espèce (21).

Les progrès de la littérature, des sciences spéculatives et des beaux arts, n'offrent qu'un spectacle enchanteur où brillent tour à tour l'esprit, les graces, l'imagination et le talent. C'est une suite de monumens superbes élevés à la gloire des hommes et à l'orgueil des nations. Mais il n'y a qu'une classe privilégiée du peuple qui soit en état de les apercevoir; le reste du monde n'en est que faiblement touché. Le nombre de gens auxquels ils sont pleinement étrangers, l'emporte même sur celui des personnes qui savent en jouir. Ils flattent les littérateurs, les philosophes, les savans, les artistes, sans intéresser l'humanité toute entière; et s'ils font éprouver une sorte d'enthousiasme, c'est l'admiration plutôt que la reconnaissance qui le procure.

Le perfectionnement de la médecine sera pour tous les hommes une source précieuse de services, de soulagemens et de bienfaits. Son triomphe est en même temps celui de la gloire et de la prospérité communes. Quand on augure de ses progrès qu'ils seront infinis, cette idée ne réveille pas seulement des espérances séduisantes et des prétentions ambitieuses. On ne peut établir sa grandeur future que pour l'avantage et le bonheur de l'humanité. Les destinées heureuses qui lui sont réservées contribueront à perfectionner l'état physique et moral de l'homme. Les mêmes signes qui annoncent la probabilité de ses améliorations, deviennent des présages flatteurs qui promettent aussi une meilleure destinée à l'espèce humaine: et, comme le pensait Descartes, si notre espèce doit éprouver quelque perfection à l'avenir, c'est de la médecine seule qu'il est naturel de l'attendre (22).

Il existe une telle connexion, une si grande affinité entre toutes les sciences physiques et naturelles, que la science de l'homme ne pourra se perfectionner sans concourir par cela même aux progrès de toutes les autres et à l'agrandissement de l'esprit humain. Le système entier de nos connaissances recevra une impulsion favorable par le mouvement imprimé à celle dont nous avons présagé la fortune. Les découvertes qu'on y fera ouvriront la route qui conduit à d'autres. Les méthodes rectifiées qu'on emploira dans la recherche des vérités médicales, fournira de nombreuses applications: et le génie d'Esculape, planant sur les belles contrées qui auront assuré le triomphe de son culte, animera de ses divines inspirations quiconque voudra pénétrer dans le temple des Muses. Ainsi le champ simple et aride de la médecine se verra transformé en un vaste et riche domaine où les naturalistes, les physiciens, les moralistes, les politiques, les philosophes viendront également moissonner.

L'étude de la philosophie et celle de la médecine ont pris naissance en même temps: les mêmes besoins présidèrent à leur commune origine: la même destinée les associa bientôt par un échange réciproque de services et de lumières. Leur union aussi ancienne que le monde, doit être aussi durable, aussi nécessaire que l'union indissoluble de l'homme et de la nature.

Si elles diffèrent en quelques points, la différence est toute à l'avantage de la médecine: car le philosophe n'est rien s'il ne connaît avant tout la nature de l'homme; le médecin peut encore être quelque chose quand il ne connaî-

trait pas tous les objets dont la philosophie s'occupe. C'est dans l'étude de l'homme physique qu'il faut chercher le principe de nos facultés intellectuelles, l'origine des opérations de notre entendement, la source de toutes nos affections morales. C'est dans le sein de la médecine qu'on puisera l'idée de ces ressorts actifs et variés, de cette puissance secrète et cachée, de cette organisation molle et flexible qui meuvent, changent, ordonnent, modifient autant nos esprits que nos corps. C'est enfin dans la connaissance de la nature humaine qu'on trouvera toutes les ressources pour embrasser l'étendue immense de la nature universelle. Il a fallu un Hippocrate pour former un Platon, et le premier des philosophes dut une partie de sa sublimité et de son génie au plus grand des médecins.

En effet, la science de l'homme peut s'accommoder à tous les objets de la pensée. Ses applications utiles ou agréables, importantes ou essentielles, se retrouvent par-tout, et il n'est aucune des connaissances humaines qui ne doive en profiter. Elle sert et brille dans les dogmes abstraits, les spéculations profondes de la métaphysique, comme parmi les expériences sensibles, les démonstrations rigoureuses, les théorèmes incontestables des physiciens; dans l'analyse des facultés, des opérations qui forment l'entendement, comme dans l'histoire des phénomènes, des fonctions qui constituent la vie; dans l'exposition des maximes et des règles de la morale, comme dans l'établissement des principes et des institutions de la politique. L'homme entretenant des rapports intimes avec tous les objets de la nature, et ces objets divers étant

aussi ceux de toutes nos sciences, nul doute que la médecine et la physiologie qui apprennent à connaître l'homme et ses affections physiques, ne doivent fournir un appui solide à toutes les sciences, un fondement réel à plusieurs.

Il serait trop long de montrer avec détail comment les progrès de la science de l'homme pourront influer sur la destinée de l'espèce humaine, de suivre les principaux résultats de cette influence et de marquer l'un après l'autre les avantages multipliés qu'elle en retirera dans l'avenir. Mais je ne crains pas de trop hasarder si j'ose prédire que les améliorations de cette science étant propres à développer, à exalter toutes les qualités de l'esprit et du cœur, les hommes devront d'autant plus approcher de la perfection et du bonheur, qu'elles seront elles-mêmes plus étendues et plus complètes. Il est aisé de sentir combien nous sommes loin de connaître encore tout ce qu'il faudrait savoir du physique de l'homme, pour mieux analyser ses facultés intellectuelles et morales, pour en mesurer plus exactement la puissance et la capacité, pour déterminer les sources naturelles de ses passions et de ses écarts, pour établir le nœud, le lien des devoirs et du commerce qui l'enchaînent à ses semblables, et pour élever enfin sur des bases solides, parce qu'elles seraient prises de la constitution physique des peuples, tout le système de nos relations sociales (23).

Les sciences physiologiques et médicales, en se perfectionnant, ne viendront-elles pas un jour à bout d'améliorer la constitution même de l'homme et l'exercice des facultés physiques qui tiennent à son organisation et à sa nature?

La médecine conservatrice, en acquérant de nouvelles ressources, ne doit-elle pas amener des réformes heureuses dans le choix des alimens, le régime de vie, les moyens d'exercer les forces et disposer toutes les circonstances qui nous environnent, de manière à nous assurer un corps robuste, une santé ferme et une existence prolongée. Lorsqu'on aura réussi à découvrir les vrais ressorts de la machine animale, le principe de l'activité et des mouvemens de ses parties, les phénomènes qui se succèdent dans la durée ordinaire de la vie humaine, les conditions soit naturelles, soit accidentelles qui peuvent l'étendre ou l'abréger, les modifications singulières que l'âge, le sexe, le tempérament, la saison, le climat, les habitudes apportent au développement des fonctions qui l'entretiennent, on aura sans doute de grands moyens pour maintenir l'intégrité de ces fonctions, pour conserver le parfait équilibre des organes, pour mettre l'harmonie dans les mouvemens de la machine et pour reculer les bornes communes de la vie.

Si l'on perfectionne la connaissance des maladies et de leurs traitemens ; si l'on remonte plus sûrement à leur origine et à leurs causes ; si l'on parvient à s'emparer, mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent, de toutes les circonstances éloignées qui les occasionnent, il ne faut pas douter qu'on ne détruise à la longue celles qui paraissent les plus meurtrières, et qu'on ne puisse à la fin écarter de l'espèce humaine les causes les plus actives de destruction et de mort. Est-il déraisonnable après cela de supposer, comme l'a fait un philosophe dont la proscription n'arrêta point le cours de ses pensées utiles, que les progrès futurs de la médecine détermineront

dans la nature de l'homme et dans les forces de l'espèce humaine, un degré de perfectionnement indéfini qui, posant des limites plus étroites à la nécessité de mourir, éloigne de plus en plus le terme moyen où la faculté de vivre doit naturellement cesser (24).

Mais où m'entraînent, Messieurs, l'élévation et la grandeur de mon sujet? Où m'emporte la succession rapide de mes conjectures et de mes idées? N'ai-je pas déjà fourni trop de motifs au secret reproche que vous me ferez peut-être d'avoir écouté quelquefois les combinaisons d'un esprit actif, les mouvemens d'une imagination hardie, j'ai presque dit les illusions d'une ame généreuse à qui son zèle rend tous les genres de bien vraisemblables et possibles? Eh! quel est l'homme sensible qui, ayant des regrets à donner ou des pertes à craindre, ne veuille disputer au trépas les tendres objets de ses affections et de ses sollicitudes? Quel est celui d'entre vous, Messieurs, qui, père, fils, époux, ami, ne fasse quelquefois le vœu trop indiscret de soustraire ceux qu'il aime aux ravages du temps? Qui de vous n'a pas déjà compris, dans un vœu semblable de sa pensée, tous les grands hommes dont la Patrie et l'Humanité s'honorent? Qui de vous ne rapporte dans l'instant même les droits qu'il pourrait avoir sur cette prolongation indéfinie de l'existence à celui que la victoire, le génie et l'amour des Français placent au-dessus de tous?

Ah! si l'espérance flatteuse d'étendre la durée de la vie humaine peut se réaliser un jour, que ce soit à l'égard de ces hommes extraordinaires qui, nés pour le salut et le bonheur

des nations, deviennent le spectacle merveilleux de leur siècle et de l'Univers. Puisque leur destinée est d'être supérieurs à la foule des humains, elle devrait aussi les faire vivre par-delà les limites marquées à leur existence passagère. Une vie dont l'éclat ne peut être égalé que par celui de leurs grandes ames, devrait embrasser un intervalle immense comme la hauteur des actions qui la remplissent; et si la nature voulait continuer le plus beau de ses ouvrages, elle rendrait les grands hommes immortels comme leur gloire.

Le premier Magistrat de la République sera parmi eux long-temps seul dans les jugemens des hommes et dans l'opinion des nations qui le contemplent. Il est seul parvenu à un degré d'élévation où l'esprit et l'éloquence ne sauraient atteindre. L'orateur chargé de son éloge est toujours sûr de rester bien loin de son sujet; il ne trouve personne à qui le comparer; et ne lui connaissant d'égal que lui-même, il ne peut dignement le louer que par l'aveu de son insuffisance.

En marchant d'un pas ferme vers un grand but, il a montré tant de rares qualités, il a semé tant de belles actions, il a développé tant de talens et de génie, il a recueilli tant de renommée, que l'imagination étonnée recule devant ce qu'elle admire, lorsque la postérité s'avance et se déclare pour lui dans l'unanimité contemporaine des suffrages.

Après avoir remporté des victoires innombrables et rapides sur des nations puissantes et belliqueuses; après avoir conduit sous un ciel inconnu des armées formidables pour chercher dans des climats lointains une gloire à laquelle l'Europe

entière ne semblait pas suffire; après avoir commandé l'admiration aux peuples civilisés, donné des ordres aux barbares et réglé le sort de plusieurs trônes; après s'être élevé dans l'art terrible de la guerre à ce point de supériorité où César se croyait assez grand pour dédaigner les triomphes, il a ramené la paix, rétabli l'ordre, corrigé les lois, réformé l'administration, protégé les arts, encouragé les lettres et favorisé les progrès des sciences. Associant la puissance des lumières à celle du courage, il a souvent préféré le titre modeste de membre de l'institut au nom superbe de conquérant; et toujours environné de héros et de sages, il sera, comme Charlemagne, l'un des hommes les plus éclairés de son siècle, le plus solide appui des gens de lettres, le mobile secret de plusieurs états et le centre politique de deux empires.

Ce fut un présage heureux pour les sciences et les arts, de voir le Chef d'un Gouvernement remarquable par la sagesse de ses conseils et la maturité de ses décisions, appeler aux premières fonctions de l'état le savant Ministre dont l'image vivante, que ce buste nous rappelle, est gravée d'une manière plus durable dans le fond de nos cœurs (*). Ce Ministre dont nous sommes tous ou les amis, ou les élèves, ou les admirateurs, et à qui cet édifice construit par sa munificence assure le plus beau de ses droits sur la vénération et les éloges de la postérité. Ce Ministre chez lequel nous avons souvent reconnu cette aptitude précieuse, cette flexibilité d'esprit, cette promptitude de conception qui le rendaient également propre aux sciences et au commerce, aux arts et aux manufactures, aux écoles et aux académies, à la réflexion et à la

(*) J. A. Chaptal, Ministre de l'Intérieur.

parole, aux délibérations du conseil et aux détails de l'administration. Il s'est placé lui-même de bonne heure au rang des chimistes les plus distingués et des professeurs les plus excellens de l'Europe. Il a formé parmi nous la réputation de mérite et de talent qui le fit arriver au comble d'honneur que le choix d'un Grand Homme et le soin d'un Ministère important lui procurent. Nous connaissons, nous avons éprouvé nous-mêmes tout ce qu'il a fait dans ce poste éminent pour l'intérêt de l'État, pour le bien de l'Administration, pour l'avancement des Sciences et pour la splendeur de notre École. Ainsi lorsqu'il marche par une double route vers la gloire promise aux savans illustres et aux hommes d'état distingués, nous ne sommes point étrangers à sa fortune; et si la haute dignité qui le récompense en ce moment nous touche, c'est que dans le Ministre nous ne cessons pas de voir le Maître, le Collégue et l'Ami.

Une place réservée dans cette enceinte au buste du Consul que notre Cité vit naître, nous retracera bientôt le souvenir des talens et des qualités qui ornèrent long-temps les tribunaux et la magistrature (*). Second dépositaire de l'autorité suprême, il établit le règne de la justice en perfectionnant la science des lois et en inspirant aux juges dont il fut le modèle toute la majesté de son caractère. Cette majesté qui chez lui n'offre rien de farouche, est l'inséparable compagne d'une affabilité aimable qui attire la confiance sans éloigner le respect et d'une disposition généreuse qui, donnant un nouveau prix à la bienveillance, semble souffrir d'un revers

(*) Le Consul CAMBACÉRÉS.

lorsqu'elle fait un refus et solliciter une grace lorsqu'elle place un bienfait.

Que me resterait-il à faire en terminant ce discours, mes chers et honorés Collégues, si ce n'est de montrer dans vos talens, dans votre habileté, dans votre zèle, la véritable source des avantages inestimables que je viens d'annoncer. Vous rendez par votre travail la Science facile à qui ne la connaît pas; vous en faites un objet de culte et de respect pour ceux qui ne sont point appelés à la connaître. Vous ôtez à l'ignorance cet air de contentement et d'ostentation que votre modestie et votre conduite désapprouvent. Vous maintenez, parmi les médecins et les savans des régions les plus éloignées, le goût d'une sage doctrine, et vous le transmettrez, avec toute sa pureté, aux générations qui doivent suivre. Vous perpétuez cette succession ancienne d'hommes instruits, de praticiens utiles que cette École forma et qui furent dans chaque âge des modèles de science, de talens et de sagacité. Vous produisez de nombreux élèves pleins de vos exemples, de vos préceptes et de vos leçons, qui, à la faveur du titre respectable que vous leur conférez, se répandent dans le monde, exercent leurs talens, servent l'humanité, enrichissent quelquefois la science d'ouvrages importans et contribuent au soulagement des hommes, à la gloire de la médecine et à l'instruction des médecins. Attachés à l'École où ils se sont élevés comme à une mère tendre qui les nourrit de sa propre substance, comme à une famille soigneuse qui les protégea, comme à une patrie adorée qui les vit croître,

ces élèves semblent trouver à la fois en elle une mère adoptive, une famille scientifique, une patrie médicale pour laquelle ils conservent toujours la docile soumission d'un fils, le sacré dévouement d'un frère, le noble enthousiasme d'un patriote.

Quelle satisfaction pour vous de pouvoir vous dire à vous-mêmes qu'en cultivant les lettres à l'abri des inquiétudes et des peines qui environnent les hommes consacrés à ce culte, vous deviendrez la source de l'instruction publique, le secours de l'humanité, l'honneur de la nation et les principaux instrumens dont la science se servira pour l'accomplissement de ses destinées futures.

Et vous, Jeunes Élèves, vous qui commencez l'étude de la première des sciences avec l'ardeur et les talens qui présagent le succès, persuadez-vous qu'elle exige de longs travaux, qu'elle commande de grands efforts; mais croyez aussi qu'elle est pour l'esprit une source intarissable de vrais plaisirs. Loin de vous cette philosophie inerte et stérile, née dans le sein de l'égoïsme, entretenue par la mollesse qui semble avoir déversé sur la science l'horreur qu'elle a pour le travail, en s'efforçant de faire accroire que nous ne savons rien, qu'il est impossible de rien savoir, et qu'il suffit de ne pas comprendre une chose pour la juger absolument incompréhensible. Loin de vous cette autre doctrine intolérante et présomptueuse qui pleine d'elle-même, éblouie de ses vaines lumières, ne voit plus de progrès à faire, ni de science à perfectionner. Tout système semblable, imaginé pour caresser adroitement les prétentions de la

paresse et l'orgueil de l'impuissance, n'a dû prendre racine que dans ces esprits ambitieux sans énergie, dédaigneux sans motifs, qui, désespérant de contribuer aux progrès de la science, et craignant de se trouver bientôt au-dessous d'elle, veulent du moins les ralentir ou les calomnier. Interrogez les auteurs, consultez leurs livres, mettez à contribution les lumières de vos maîtres; mais aidez-vous aussi de vos propres réflexions. Jugez, ne recevez point aveuglément ce qu'ils vous disent. Apportez à leurs leçons une attention ferme, une exactitude scrupuleuse; mais point de docilité servile, point d'admiration passive. La médecine comme la philosophie est la science des ames indépendantes; elle hait la contrainte des préjugés scientifiques et le joug des autorités arbitraires; elle ne veut être enchaînée dans sa marche ni par des erreurs accréditées qui nous trompent, ni par des noms imposans qui nous étonnent; elle ne connaît d'autre maître que l'expérience, d'autre juge que la raison. C'est par l'exercice de la pensée, c'est par le travail de l'esprit que vous donnerez son entier développement à chacune de vos facultés: c'est dans le silence de la méditation, c'est en revenant vous-mêmes sur ce que vous aurez appris, que, devenus riches de votre propre fonds, vous obtiendrez à l'avenir des succès capables de récompenser vos maîtres, d'honorer cette École et d'agrandir la science.

NOTES.

L'IMPORTANCE et l'étendue de mon sujet qui en feraient la matière d'un grand ouvrage, me forcent d'ajouter au discours précédent quelques notes où je tâcherai de suppléer en partie à ce qui manque dans le texte. Ces notes ne paraîtront point étrangères à mon but, et elles confirmeront les principes que j'ai exposés touchant les progrès futurs de la science de l'homme, dont personne ne s'était encore spécialement occupé.

(*Note* 1, *pag. 6*). La cérémonie publique pour laquelle ce discours a été prononcé, est l'inauguration solennelle de l'amphithéatre d'anatomie, que le Ministre de l'Intérieur, J. A. CHAPTAL, a fait construire dans l'École de Médecine de Montpellier. L'École avait déjà consacré sa reconnaissance pour ce Ministre, en joignant à la première pierre de l'édifice qui fut posée le 7 ventose an 10, un procès-verbal où le nom et le bienfait de J. A. CHAPTAL sont rappelés en ces termes : « *Academia Medica, solemne actum istud et numisma sub primo* » *lapide condens, posteris mandare voluit, sui perenne, a beneficio accepto et* » *studio perspecto confirmatum, grati animi monumentum, erga munificen-* » *tissimum et amantissimum* J. A. CHAPTAL, *Professorem et Rerum Publicarum* » *Administrum, qui theatrum hoc extrui jussit, et in illius ædificii sumptibus* » *symbolam suam generose præbuit.* ».

La situation de l'ancienne Université de Montpellier, était réellement telle que je l'ai dépeinte. Les priviléges, les bulles, les statuts que ses archives contiennent, ne laissent point entrevoir qu'on l'ait protégée autrement qu'à son origine. Le salaire des Professeurs réduit à quatre cents livres sous Charles IX, porté à six

cents livres sous Henri IV, n'éprouva plus d'augmentation dans la suite, quoique l'accroissement progressif de la quantité du numéraire rendit cette somme insuffisante pour satisfaire aux premiers besoins. L'amphithéatre d'anatomie qu'elle devait a la générosité d'un de ses membres, était tombé en ruines faute de réparation. Je renvoie pour les preuves détaillées de ce que j'avance, à l'histoire de la faculté de Médecine de Montpellier par ASTRUC. Cependant l'Université de Montpellier fut long-tems la seule académie où la science de l'homme cultivée avec goût, étudiée avec génie, offrit un système d'enseignement régulier; et ce fut dans cette source d'instruction unique et précieuse que les médecins de toutes les parties du monde vinrent continuellement puiser. Il faut descendre à des époques bien postérieures, lorsqu'on veut lui trouver des émules dignes d'elle: car les Universités de Paris et d'Oxfort, si fameuses de nos jours, étaient déjà devenues florissantes par divers genres d'enseignemens littéraires, avant que les facultés de Médecine y fussent seulement introduites. J'avais d'abord eu le dessein de prendre pour sujet de mon discours; *quelle a été l'influence de l'Ecole de Montpellier sur les progrès des sciences physiques et de la Medecine ?* Mais en le traitant, il m'aurait fallu remuer désagréablement la cendre de certains hommes estimables qui ont été injustes à son égard, et qui ont seuls mérité le reproche qu'on voudrait faire à d'autres, de suivre en aveugles l'*esprit de parti*. Un passage choisi entre plusieurs dans les livres d'un jeune anatomiste pour lequel j'ai partagé l'estime des hommes faits, et non pas l'enthousiasme des élèves, nous montrera de quel côté sont vraiment les aveugles. « L'art doit beaucoup » aux médecins de Montpellier, pour avoir laissé les théories Boerhaaviennes, » et avoir plutôt suivi l'impulsion donnée par STAHL. Mais en s'écartant du » mauvais chemin, *ils en ont pris de si tortueux que je doute qu'ils y trouvent un* » *aboutissant* ». BICHAT, anat. génér., t. I, pag, 55. C'est à l'âge de vingt-neuf ans que l'auteur ingénieux du traité des membranes dictait cette sentence contre une Société illustre depuis cinq ou six siècles.

(*Note* 2, *pag.* 10). Je pourrais en débutant m'appuyer sur une foule d'autorités respectables qui prêtent au système de la perfectibilité indéfinie de l'homme, et du perfectionnement futur des sciences, une force, une valeur qu'elles ne donnent point aux conjectures et aux hypothèses. ARISTOTE croyait les sciences

susceptibles d'un accroissement illimité. *Augentur autem scientiæ non per media; sed quia assumunt alia et hoc in infinitum.* ARIST. *de scient. increm. oper. omn. Aurell. Allobr. in fol., t. 1, pag.* 113. CICÉRON dans ses écrits philosophiques a souvent combattu la doctrine de ceux qui annonçaient témérairement l'impossibilité d'acquérir et de perfectionner aucune connaissance. *Ergo hi qui negant quicquam posse comprehendi, hæc ipsa eripiunt, vel instrumenta, vel ornamenta vitæ, vel potius etiam totam vitam evertunt funditus, ipsumque animal orbant animo: ut difficile sit de temeritate eorum, perinde ut causa postulat, dicere. Acad. quæst. lib. II*; et ailleurs, *homo, quod rationis est particeps ..... rebus præsentibus adjungit atque annectit futuras. De offic. lib. I, c.* 4. Lorsque BACON essaya de renouveler le corps entier de la science, et de faire, pour ainsi dire, aux hommes un entendement nouveau, il montra de belles espérances, et prédit de grandes choses pour les siècles à venir. *Instauratio facienda est ab imis fundamentis nisi libeat perpetuo circumvolvi in orbem cum exili et quasi contemnendo progressu. Nov. org. pag.* 31, *aph.* XXII, *edit. Venet. Multa pertransibunt et scientia augebitur.* BACON, *op. id.* Dans le cinquième chapitre du *novum organum*, ce législateur de la philosophie moderne indique les motifs d'encouragement et d'espérance, qui doivent nous exciter à travailler pour l'avancement des sciences. *Op. cit. cap. V.* Cette doctrine de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, soutenue en France, en Angleterre et en Allemagne, compte parmi ses défenseurs les plus ardens, VOLTAIRE, TURGOT, PRICE, PRIESTLEY, FERGUSSON, CONDORCET, GODWIN, KANT. etc, etc. CONDORCET a esquissé le tableau d'un grand ouvrage, dont le résultat devait être de montrer par le raisonnement et par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie, etc., etc. Esquisse d'un tabl. histor. des prog. de l'espr. hum. Le Ministre TALLEYRAND ne pense pas qu'on puisse assigner des bornes à la perfectibilité de l'homme, dont la richesse intellectuelle peut atteindre un degré d'accroissement qui étonne, et le Ministre fournirait lui-même la preuve de son opinion. Rapp. sur l'instruc. publiq. 10 sept. 1791, pag. 7.

(*Note* 3, *pag.* 13). La médecine à sa naissance fut, comme on le sait, long-temps réduite à ce qu'elle tenait immédiatement de l'expérience. Elle resta

bornée aux épreuves déjà faites de certains remèdes qu'on appliquait ensuite à tous les cas particuliers que le hasard pouvait offrir. La famille des Asclépiades reçut et conserva long-temps le dépôt sacré de ces épreuves. Transmis des pères aux enfans par voie de tradition, il subsista sans altération et sans mélange tant qu'il ne sortit pas de leurs mains. HIPPOCRATE, l'ornement et la gloire de cette famille illustre, fut le premier qui entreprit de recueillir et de mettre en ordre ces faits isolés fournis par tant d'observations incohérentes, et alors seulement la Médecine reçut la forme d'une science; mais elle était encore toute expérimentale ou pratique. Ses successeurs tâchèrent de lier en un corps de doctrine systématique et raisonné, tous les faits recueillis, et la médecine expérimentale devint rationelle ou théorique. On distingua par abstraction différentes branches de cette théorie, et la connaissance de l'homme physique fut divisée en physiologie, nosologie, séméïotique, thérapeutique, matière médicale, divisions qui séparées forment autant de sciences particulières, mais qui réunies et mises en action, constituent une seule et même science, la science de la médecine-pratique.

Ces changemens, ces partages nouveaux ne s'opérèrent point sans être livrés aux différentes conceptions des hommes, et le sanctuaire de la nature ne se vit pas toujours respecté. Les simples aperçus, les idées saines des premiers Asclépiades s'altérèrent peu à peu, et les fruits de leur sagesse, préférables à ceux de l'imagination, furent successivement étouffés par tout ce que celle-ci peut offrir de plus hypothétique et de plus ruineux. De là cette foule de systèmes infiniment variés qui ont tour à tour occupé les différentes Écoles de la Grèce ou de Rome, et qui, par leur influence dominante, éclipsèrent bientôt la gloire que les médecins observateurs s'étaient acquise par la modestie et la réserve de leurs prétentions. On adopta, selon le temps, pour bases de ces systèmes, les qualités et les proportions des nombres, la marche et l'influence des astres, l'équilibre et le mélange de certaines qualités primitives, la combinaison et les affinités des élémens, l'action et la réaction des atomes, la puissance et l'énergie de l'ame immatérielle, des idées séminales, des formes génératrices et bien d'autres causes hypothétiques fondées sur de vaines abstractions ou de futiles conjectures. Toutes ces hypothèses n'empêchèrent pas cependant qu'on ne se formât dès-lors un système de connaissances exactes sur l'ordre, l'harmonie,

l'accord, les mouvemens, les fonctions de l'économie animale; sur la connexion, le rapport sympathique, la correspondance, la force, la vitalité de toutes ses parties; sur l'histoire, la marche, les phénomènes, le temps, les révolutions, les périodes des maladies; sur la crudité, la coction, les crises, les jours critiques, les mouvemens spontanés de la nature et les événemens avantageux ou funestes qui en sont le produit; sur les causes, les formes, les symptômes, le développement des maladies dans leur rapport avec l'âge, le sexe, le tempérament, la saison, le pays et le climat; sur l'effet des alimens, des habitudes, des occupations de l'esprit, des passions de l'ame relativement à la constitution physique de l'homme et à la nature intime de ses affections; sur la méthode naturelle de traiter les maladies, ainsi que sur une multitude d'objets essentiels et principaux dont les médecins poussèrent la connaissance aussi loin qu'elle devait aller. Cons. LECLERC, hist. de la méd.; la Haye, 1729, 4. SCHULZE, *histor. medic.*

(*Note* 4, *pag.* 18). On objecte tous les jours contre les doctrines physiologiques et médicales fondées sur la connaissance des phénomènes et des lois de la vitalité, qu'elles personnifient le principe vital; qu'elles réalisent une simple abstraction; qu'elles représentent comme un être distinct ce qui n'est qu'une modification propre de la matière; qu'elles supposent au lieu d'expliquer, etc. etc. On s'efforce de les rattacher à une secte pour les exposer à la même défaveur, et le nom de vitalisme, par lequel on les désigne, n'exprime assurément ni leur but, ni leur caractère. Il est possible que ce reproche tombe avec justesse sur les écrivains qui emploient sans restriction les termes abstraits *d'esprit*, *d'ame*, *d'archée*, *de principe vital*, *d'intelligence*, *d'ame sensitive*, *de fluide sensorial*, etc. etc. Mais il serait injuste de l'adresser à la manière toute différente dont j'ai considéré et développé la doctrine des êtres vivans « Si l'on » observe avec soin l'ordre non interrompu dans lequel les phénomènes les plus » constans se succèdent, on trouvera bientôt que d'effets en effets, il faut » remonter à quelques effets plus généraux dont les particuliers dérivent. Ces » effets généraux sont pour nous les vraies lois auxquelles on ramène tous les » faits du même genre qui paraissent en dépendre et dont il ne nous est pas » permis de deviner les causes. Ces lois ne déterminent rien par leur propre

» énergie; mais elles représentent les seuls principes des choses que notre » esprit ait la capacité de concevoir. Elles ne suffisent pas pour expliquer » l'histoire du monde et le système de la nature; mais elles dispensent d'ima» giner des explications et des hypothèses. Elles ne sauraient donner la raison » des faits qu'on y rapporte; mais elles renferment l'énoncé ou l'expression » même de plusieurs faits principaux, d'où l'on peut partir pour connaître tous » ceux qui en découlent. Dans les êtres organisés, la vie paraît obéir à des » lois moins simples et plus variées que ne sont celles qui dirigent le mouvement » des corps bruts. Ces lois, ces moyens que l'observation et l'expérience ont » découverts, peuvent recevoir les noms indéterminés de *principes*, *puissances*, » *forces*, *facultés*, etc., en attendant que, par une suite d'observations nouvelles » et d'expériences réitérées, on vienne à bout de leur assigner une cause » déterminable et certaine. » Voy. mes principes de physiologie, tom. 1, part. 1, chap. 6, pag. 316.

(*Note* 5, *pag.* 21). Cet obstacle qui s'est long-tems opposé aux progrès de la science de l'homme, a retardé aussi la marche de la philosophie naturelle. *BACON*, *nov. organ. lib. 1*, *cap* 4.

(*Note* 6, *pag.* 26). L'École de Montpellier toujours féconde en vues philosophiques, a eu la gloire de produire les premiers écrivains qui se sont élevés contre les erreurs et les préjugés populaires. Voy. les œuvres de FRANÇ. RABELAIS. LAURENT JOUBERT publia un ouvrage qui fit une grande sensation, sur les préjugés du peuple en médecine. Discours populaires sur la médecine et le régime de santé. Bourd. 1579, 8.

(*Note* 7, *pag.* 31). Une des choses les plus favorables aux progrès de l'anatomie, de la physiologie et de la médecine, serait sans doute de diviser les systèmes organiques dont le corps de l'homme est composé, d'en déterminer convenablement le nombre, d'en fixer les limites respectives, et d'assigner à chacun son action ainsi que son influence. Mais avant tout, il importe de savoir une bonne fois ce qu'on doit entendre par ce mot *système d'organes*. C'est faute de l'avoir bien conçu, c'est pour en avoir détourné le véritable sens, que plusieurs

anatomistes d'un grand mérite ont multiplié les systèmes organiques dans le corps humain de façon à perdre tout l'avantage de ces belles divisions. VINCENT MALACARNE les distingue en systèmes communs, systèmes généraux, systèmes universels, et systèmes partiels. Il les divise et subdivise ensuite avec une profusion telle que la mémoire la plus heureuse ne peut guères en retenir le nombre. On retrouve la même faute dans l'anatomie générale de BICHAT, quoiqu'elle y soit peut-être mitigée, adoucie par une méthode plus vaste et un plan meilleur.

Nous entendons par système d'organes, une collection de parties organiques disposées dans un ordre régulier, ayant une structure analogue, jouissant de propriétés semblables, concourant toutes au même genre de fonctions, enchaînées l'une à l'autre par une suite de rapports naturels, susceptibles de s'affecter mutuellement, et capables d'exercer une influence marquée sur le système général de la constitution.

Si vous appliquez les caractères de cette définition à la recherche et à l'analyse des systèmes organiques qui forment le corps humain, vous verrez qu'ils ne sont point à beaucoup près aussi nombreux, aussi variés qu'on le suppose dans certains livres, et vous n'apercevrez aucun profit réel pour la science dans toutes ces subtilités anatomiques auxquelles on a voulu donner une si grande importance. Comment se prêter aux abstractions illusoires de quelques anatomistes, d'ailleurs pleins d'esprit et de talent, qui appellent gravement système synovial, les corps membraneux articulaires où la synovie se sécrète, système pileux, la multitude de poils dont la surface de nos corps est semée, système médullaire, les membranes destinées à la sécrétion de la moëlle, système exhalant, toutes les extrémités vasculaires qui se dérobent à l'œil et aux instrumens les plus délicats ? Comment faire un système particulier des cartilages, un autre des ligamens, un système de l'épiderme, un second du derme, un troisième de la peau, etc., etc. ? Y a-t-il vraiment deux systèmes musculaires, deux systèmes nerveux ? Et quel sera enfin le terme de toutes ces distinctions ? Si rien ne modère cette manie de diviser, et diviser encore les choses les moins divisibles, on viendra de proche en proche à compter, à reconnaître autant de systèmes organiques que de pores. Après avoir bien médité sur cette matière, je crois que pour éviter de les trop multiplier ou de les trop réduire, il convient d'admettre huit ou neuf systèmes dont la

distinction physiologique me semble nécessaire. Il y en a de simples, de composés et de généraux. Les systèmes simples sont le nerveux, le vasculaire et le lymphatique; les systèmes composés sont le musculaire, le viscéral, le sexuel, l'osseux; les systèmes généraux sont le cutané-muqueux et le cellulo-séreux. J'ai de bonnes raisons pour confondre ici les membranes muqueuses avec la peau, et les membranes séreuses avec le tissu cellulaire. Peut-être me serait-il facile de ramener les unes et les autres au système lymphatique; mais pour mettre plus d'exactitude dans une classification, il est à propos de les séparer. Du reste je parlais de systèmes organiques dans mes cours publics et particuliers, j'expliquais leurs propriétés et leurs forces, je développais leurs fonctions et leurs usages, je recherchais leur manière d'agir et leur influence sur l'économie animale, j'essayais même de classer les maladies d'après leurs affections et leurs rapports, long-tems avant qu'on eût songé à publier aucun des livres où l'anatomie des systèmes organiques est exposée.

(*Note* 8, *pag.* 33). Il suffit de jeter un coup d'œil sur les excellens ouvrages de physiologie qui ont paru depuis quelques années en France, en Italie et en Allemagne, pour se convaincre que cette science prend une tournure *vraiment expérimentale et analytique*. Les écrits de BICHAT ont ranimé le goût des expériences chez les physiologistes français, qui sauront en user avec la sagesse et la retenue convenables à des objets sur lesquels l'expérience eût souvent moins de prise que l'observation. De ce côté la science doit beaucoup au zèle et au talent de BICHAT, qui avec l'art d'expérimenter, possédait une foule de qualités propres à le rendre fructueux.

(*Note* 9, *pag.* 36). La connaissance exacte et complète des maladies, forme le véritable objet de la nosologie, qui ne se borne point à les distribuer, à les classer d'après un petit nombre de caractères superficiels ou extérieurs, comme on se contente de le faire dans la plupart des ouvrages sur cette branche considérable de la science. Rien de ce qui concerne l'histoire et la connaissance de l'homme malade ne demeure étranger au nosologiste. Connaître les maladies par une sage observation, distinguer leurs élémens par une juste analyse, découvrir leur nature et leurs causes par une sévère induction, établir leurs affinités et leurs

différences par des analogies et des exclusions bien faites, les distribuer avec ordre par une méthode de classification rigoureuse, les désigner exactement par une bonne nomenclature, tels sont les objets divers qui entrent dans le plan de ses études. Il existe une multitude de nosologies, et chacun peut à volonté produire des ouvrages de ce genre. Mais on manque encore d'un livre fondamental où la science nosologique soit ramenée à des principes simples, uniformes et solides. Cependant les écrits de SAUVAGES, de VOGEL, d'HÉBENSTREIT, de CULLEN, de SELLE, de DANIEL, de VAN-DEN-HENWEL, de PLOUCQUET, de PINEL, ont habilement préparé la révolution avantageuse qu'un livre semblable acheverait.

(*Note* 10, *pag.* 37). La fausse prétention de réduire toutes les sciences naturelles à l'arrangement et à la nomenclature des objets dont elles s'occupent, fut long-temps une sorte d'entraves mises à leurs progrès. La botanique en souffrit elle-même, quoique cette règle puisse mieux s'accorder avec son caractère et avec son but. *Fundamentum botanices duplex est, dispositio et denominatio* (*LIN. philos. botan.*) La même erreur s'est introduite à l'égard de la nosologie; *duplex est nosologiæ historicæ fundamentum, methodus scilicet et nomenclatura.* (*SAUV. nosol. meth.*) En partant de cette idée, on a cru qu'il suffisait de désigner les maladies par un petit nombre de caractères, de les comprendre toutes dans quelques divisions arbitraires, et de leur affecter des noms propres à rappeler ce qu'on veut bien choisir pour les faire connaître. Ainsi l'arrangement et la nomenclature sont aujourd'hui des choses plus étendues, plus difficiles que la science même. JUSSIEU donne pour la botanique un précepte lumineux qui s'adapte aisément à toutes nos connaissances, c'est que dans l'étude ou la recherche des plantes, il faut réunir tous leurs caractères, embrasser toutes les circonstances de leur organisation, et ne rejeter rien de ce qui peut déterminer leur rapport. Ce précepte de la méthode ou de la philosophie des sciences également indispensable lorsqu'il est question de maladies, offre de grandes difficultés lorsqu'il s'agit de le suivre. (*ANTON. LAUR. DE JUSSIEU, gener. plantar. introduct.*)

Dans les autres sciences naturelles, on a quelques principes fixes pour diriger la classification des objets et la formation des méthodes: tels sont, pour les

minéraux, la composition chimique ou la différence et le rapport des principes qui les constituent; tels la conformation extérieure ou le nombre et la diversité des organes pour les animaux et les plantes. La suite naturelle des corps bruts (pierres, minéraux, fossiles) est donc relative aux principes qui entrent dans leur composition, et celle des corps organisés (végétaux, animaux) aux parties qui décident leur conformation. Il serait donc possible de les classer à peu près suivant l'ordre dans lequel ils existent, en prenant pour base la composition des uns et la conformation des autres. Mais il s'en faut bien que les maladies puissent être distribuées d'une manière aussi favorable, d'après la suite de leurs différences naturelles. Le principe de ces différences est si obscur, si caché, il résulte d'un si grand nombre de conditions diverses et opposées, qu'on a beaucoup de peine pour distinguer, séparer les maladies comme il conviendrait à l'ordre naturel de leurs analogies et de leurs dissemblances. Une maladie offre bien des signes extérieurs qui déterminent sa forme et son caractère apparent; mais cette forme, bien différente de la conformation des animaux, peut être changée, altérée, détruite sans que la maladie cesse d'être toujours la même. Au contraire, que l'on change la conformation d'un animal ou d'une plante, que l'on altère, que l'on supprime quelqu'une des parties nécessaires à sa conformation extérieure, l'animal ou la plante n'existera plus ou du moins il cessera d'être de la même espèce. D'une autre part les maladies sont bien composées de divers élémens, et c'est la réunion des élémens ou des affections élémentaires qui constitue leur nature. Mais comme il n'est pas aisé d'en fixer le nombre, d'en marquer les rapports, d'en saisir les complications, rien n'est plus difficile aussi que de les classer toutes d'après l'ordre de leur composition et la suite de leurs différences naturelles. Le caractère différentiel des maladies, équivoque si on le cherche dans leur forme ou leur apparence sensible, se manifeste difficilement lorsqu'on veut l'établir sur leur composition ou sur la réunion de leurs élémens.

Il n'y a cependant que la connaissance des élémens ou des principes dont les maladies se composent, qui doive servir un jour de fondement aux méthodes de classification naturelle: car nous n'avons pas d'autre moyen pour déterminer en quoi une maladie consiste, et comment elle se rapproche ou s'éloigne de toutes les maladies analogues ou différentes. Ainsi la péripneumonie bilieuse

admet quatre élémens immédiats : 1.° la gastricité ; 2.° l'irritation des organes pulmonaires ; 3.° la douleur ; 4.° l'inflammation. Ces affections élémentaires reconnaissent elles-mêmes divers principes qui deviennent leurs élémens dès qu'elles existent seules d'une manière distincte et séparée. L'inflammation, par exemple, résulte de plusieurs conditions relatives à l'état du sang, des vaisseaux et des organes enflammés. Ces conditions réunies forment un mode particulier d'affection qui, sous le titre de phlegmasie, d'inflammation, fait tantôt une maladie déterminée comme dans la péripneumonie inflammatoire, tantôt un élément de maladie comme dans la péripneumonie bilieuse. Si je détruis par la pensée la composition d'une maladie, c'est-à-dire, que je la ramène à ses élémens immédiats, que je sépare, que j'isole chacun de ses élémens, la même maladie n'existera plus ; chaque élément isolé, distinct, constituera une affection à part et n'aura plus le même caractère ni la même nature que la maladie composée produite par l'ensemble des affections élémentaires. Si je décompose par abstraction la péripneumonie bilieuse en séparant l'inflammation, la douleur, l'irritation pulmonaire, la gastricité, je ne dirai plus d'aucune de ces affections isolées qu'elle est encore la péripneumonie bilieuse, j'en aurai totalement détruit la nature, changé l'espèce ; elle sera dès-lors une maladie toute différente. Or, le traitement méthodique doit opérer sur les maladies l'effet réel que cette abstraction de l'esprit suppose.

(*Note* 11, *pag.* 38). Les classifications des maladies ne ressemblent point à celles des autres objets de la nature. On ne peut, sans commettre de grandes fautes, transporter dans la nosologie les méthodes employées dans l'histoire naturelle : c'est une vérité dont ma philosophie nosologique (*philosophia nosologica*) réunira les preuves.

Le meilleur système de classification des maladies doit être celui qui réussit le mieux à les faire connaître.

Il comprend la connaissance de tous les élémens qui les composent ; il en détermine les rapports et la nature ; il se fonde sur l'ordre ou la suite de leurs affinités et de leurs différences essentielles.

Un système de classification des maladies sera donc d'autant plus parfait, d'autant plus exact qu'il embrassera un plus grand nombre de ces rapports.

Le principe de la différence essentielle des maladies est tout entier dans la distinction de leurs élémens constitutifs. Les maladies formées des mêmes élémens sont de même genre et de même espèce. Celles qui résultent de deux ou de plusieurs élémens dissemblables, appartiennent à des genres divers, forment des espèces différentes.

Les élémens qui entrent dans la composition des maladies, ne sont pas tous d'une égale importance. Ils servent à établir les classes, les ordres, les genres, les espèces, suivant leurs degrés respectifs d'influence sur la composition de chacune. La réunion de tous les élémens détermine l'espèce.

Les élémens des maladies sont relatifs aux élémens de notre organisation, puisqu'ils ne consistent que dans les actions viciées de ces élémens.

Par élémens de notre organisation, je n'entends point les principes constituans que la chimie retire de la substance de nos corps, et qui font la base matérielle de leur composition. Les principes chimiques ne se détachent du tissu des organes que lorsque la maladie les a déjà profondément altérés ; ils ne se développent que postérieurement à la maladie. Ils ne peuvent donc en être les principes ou les élémens. Ils en annoncent quelquefois les progrès, ils n'en décident jamais le caractère essentiel ou la nature.

Ceci nous démontre évidemment la différence qu'il y a entre les élémens de la substance animale, et les élémens d'un organe, et les élémens d'un être organisé. Les élémens de la substance animale sont les principes constituans, les matières chimiquement différentes, les produits solides ou gazeux dans lesquels cette substance peut se résoudre par l'analyse. Les élémens des organes sont les parties organiques, les tissus propres, les corps similaires, comme nerfs, vaisseaux, membranes, tissu cellulaire, que tel ou tel organe présente dans sa structure. Les élémens d'un être organisé sont les grandes masses ou collections de ces parties organiques, disposées en systèmes suivis qui complettent l'organisation, et qui se trouvent réunis daus le corps entier d'un animal. Ainsi la gélatine, l'albumine, la fibrine, la chaux, le phosphore, l'hydrogène, l'azote, etc., etc., sont les élémens de la substance animale. Un nerf, une artère, un vaisseau lymphatique, des membranes, des fibres musculaires, des couches celluleuses,

etc., etc., sont les élémens des organes. Le système nerveux, le système vasculaire, le système lymphatique, le système musculaire, le système cellulo-séreux, etc., etc., sont les élémens du corps organisé ou de l'animal. Ainsi nous disons, la gélatine, le carbonate d'ammoniaque, le phosphate de chaux constituent chimiquement le tissu cellulaire, les membranes, les aponévroses, les tendons et les glandes. Une membrane séreuse, un tissu musculeux, un tissu cellulaire, une membrane muqueuse, les artères et veines stomachiques, les nerfs de la huitième paire et de l'intercostal, les vaisseaux lymphatiques composent l'estomac. Un système nerveux, un système vasculaire, un système lymphatique, un système musculaire, un système viscéral, un système cutané-muqueux, un système cellulo-séreux, un système sexuel, un système osseux forment toute l'organisation du corps de l'homme. J'observe que le système sexuel pourrait à plusieurs égards être confondu avec le système viscéral, ce qui réduirait au nombre de huit les véritables ressorts de notre organisation et de notre vie.

Il y a long-tems que j'ai donné l'ébauche imparfaite d'une classification des maladies rangées d'après le nombre et la combinaison de leurs élémens constitutifs. Cette méthode est principalement déduite des systèmes organiques assemblés chez l'homme, et des affections soit directes, soit indirectes de ces systèmes. Chaque système par les affections dont il est susceptible, fournit une classe de maladies. Les classes se divisent en sections ou familles, en ordres, en genres, en espèces, en variétés que déterminent, 1.° la manière dont le système est affecté par excès, par défaut, par irrégularité d'action; 2.° le rapport de cette affection primitive avec l'état consécutif de quelqu'autre système secondairement affecté; 3.° l'influence des causes stimulantes, et celle des propriétés organiques ou vitales des divers systèmes sur les maladies de chacun d'eux; 4° la communication des maladies, d'un ou de plusieurs systèmes à tout le corps ou à ses différentes parties; 5.° les formes accidentelles sous lesquelles chaque espèce de maladie peut se produire. J'ai arrangé et développé cette classification dans mes cours de médecine et dans mes leçons de clinique depuis l'an six. Les thèses soutenues à l'École de Médecine de Montpellier, et l'excellent rapport qui lui fut présenté le 23 ventose an huit sur la nature, la marche et le traitement de la fièvre des hôpitaux, par MM. Rogery et Caizergues, où ma méthode est consignée, forment

un témoignage suffisant pour m'assurer l'antériorité sur tous ceux qui dans les projets de classification et d'étude des maladies annoncés depuis quelque tems, se rapprochent plus ou moins des mêmes idées. Du reste je ne tarderai pas à donner l'esquisse de cette méthode, telle qu'elle est aujourd'hui, et ce ne sera qu'après avoir consulté les médecins à son égard, que je la développerai dans toute son étendue. Ce travail développé sera un des objets de la philosophie nosologique dont je m'occupe en ce moment.

(*Note* 12, *pag.* 48). Mr. BIOT, membre de l'Institut National, et Professeur au collége de France, a prononcé un discours sur les progrès des sciences depuis la révolution. Le mérite de l'auteur et l'objet de l'ouvrage font regretter que tous les hommes qui s'intéressent à la propagation des lettres, de la philosophie et du bon goût, ne se trouvent pas à portée de le lire.

(*Note* 13, *pag.* 48). BACON. *Nov. org. scient.* lib. 1, cap. 4.

(*Note* 14, *pag.* 49). Cons. mes princ. de physiolog. tom. 1, disc. prél., pag. 18 et suivantes.

(*Note* 15, *pag.* 50). Voy. STAHL, théor. méd. Ver. *De alien. à med. doct. arcen.* pag. 43..... princ. de physiol. tom. 1, part. I.re, chap. 3, pag. 210 et suiv.

(*Note* 16, *pag.* 52). Dans un mémoire adressé en 1789 à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Dijon, pour répondre à la question qu'elle avait proposée sur la plus grande fréquence des fièvres catharrales relativement aux fièvres inflammatoires et bilieuses, j'ai tâché de remonter aux causes les plus vraisemblables des changemens observés dans le système de nos maladies, en admettant avec BUFFON et BAILLY que la chaleur du globe a subi une diminution qui est devenue générale, après s'être propagée des pôles à l'équateur, en estimant les effets probables de l'inondation successive du globe par les eaux de la mer, en évaluant les révolutions produites par l'affaissement de quelques montagnes, en calculant l'accroissement progressif d'humidité dans la température de nos climats, d'après le relevé des pluies tombées pendant un certain nombre d'années consécutives, etc., etc. Cet ouvrage établissait aussi les rapports d'opposition, de contraste qu'il y a entre ces trois espèces de fièvres, et qui font que

les mêmes causes propres à favoriser la production des unes, empêchent ou ralentissent le développement des autres. L'Académie a proposé de nouveau la même question, malgré le suffrage et les éloges que mon Mémoire obtint d'elle lors du premier concours, ainsi que l'atteste son dernier programme où mon épigraphe est rappelée : *præterita discito*, *præsentia cognito*, *prædicito futura ; hæc meditabor*, HIPPOC. Voyez mon discours préliminaire ajouté à la traduction de l'essai sur la phthisie pulmonaire de THOMAS REID.

(*Note* 17, *pag.* 54). Il importe certainement de recueillir, de comparer les produits chimiques qui se forment ou se développent dans le cours des maladies. La concrescibilité de l'albumine et de la fibrine, le degré d'oxidation supérieur de ces substances dans les affections inflammatoires, la combinaison de l'oxigène avec quelques-unes de nos humeurs concrètes et dégénérées, la production et les qualités du pus à la suite du travail suppuratoire, les altérations de la bile, de la sérosité, du mucus, du suc gastrique sous le rapport de leurs propriétés chimiques, celles du tissu cellulaire, des muscles, des viscères, des os dans le même ordre de propriétés, la surabondance de gélatine, d'albumine, de fibrine, de terre calcaire, de sels alkalins ou terreux, d'acides muriatique, sulfurique, phosphorique, etc., etc., toutes ces choses intéressent le médecin autant que le chimiste.

Parmi les applications solides de la chimie au traitement des maladies et à la recherche des moyens curatifs, je dois ranger les expériences de BEDDOËS sur les effets de différentes espèces d'airs factices ou de gaz dans les maladies des poumons et de la peau ; l'usage des substances oxigénées qui, malgré la supériorité des préparations mercurielles, ne laissent pas d'offrir un secours bien entendu et digne d'être conservé ; l'emploi du muriate de barite contre les affections scrophuleuses ; l'administration des matières alkalines et animales dans le traitement du diabétés sucré et l'introduction de plusieurs autres substances médicamenteuses qui viennent ajouter aux puissances de l'art. Cons. un excellent discours du Conseiller d'État FOURCROI, prononcé à l'École de Médecine de Paris, sur les applications de la chimie à l'art de guérir. *Idem*, syst. des connaiss. chim. t. x.

(*Note* 18, *pag*, 55). LINNÉ, *amœnit. academ.* VICQDAZIR, trait. d'anat. et de physiol. part. 1, *in fol.* Discours sur l'anat dans ses rapp. avec l'hist. natur. CUVIER, leçons d'anat. comp. t. 1. J'ai considéré d'une manière spéciale les rapports de l'anatomie et de la physiologie avec l'histoire naturelle, dans les chapitres II et III de la I.re partie de mes principes de physiologie.

(*Note* 19, *pag.* 64). C'est sans contredit à l'École de Médecine de Montpellier qu'appartient irrévocablement l'honneur d'avoir fondé le premier enseignement de médecine clinique en France. C'est une gloire qui ne peut être contestée sans injustice à mon illustre collégue le Professeur FOUQUET, dont la méthode hippocratique, le savoir profond, l'élocution persuasive, le zèle admirable et l'expérience consommée firent bientôt d'une clinique naissante, l'exemple et le modèle de toutes les écoles formées dans le même but. Voyez son plan d'organisation de l'école de clinique interne, inséré dans les programmes des cours de l'École de Montpellier, an 3 ; ses observations sur la constitution médicale de l'an 5, et son discours sur la clinique, prononcé à l'ouverture des Écoles, le 17 brumaire an 11.

(*Note* 20, *pag.* 65). Un établissement qui manquait à la science, et qui le premier de ce genre en Europe, doit augmenter le lustre de notre École, est celui d'un hôpital et d'un cours de clinique appliquée à la connaissance et au traitement des maladies réputées incurables. Le Gouvernement a consacré pour cet objet important la maison des bons pasteurs, attenante à l'hôpital St. Éloi, dans laquelle on vient de disposer deux grandes salles où des malades de l'un et l'autre sexe, épileptiques, paralytiques, maniaques, phthisiques, hydropiques, scrophuleux, rachitiques, scorbutiques, goutteux, et autres réputés incurables, seront observés et traités par un Professeur qui fera des leçons aux élèves sur ces affections chroniques et rebelles.

Les élèves qui ont atteint la dernière année de scolarité seront admis à suivre les leçons et les visites de la nouvelle clinique. Le Professeur publiera chaque année les observations que son hôpital lui aura présentées. J'ai été nommé pour remplir les fonctions de Professeur de médecine clinique appliquée aux maladies ré-

putées incurables. Puisse l'obscurité des matières n'être pas rendue plus difficile encore par la faiblesse et l'insuffisance de celui qu'on a chargé de les éclaircir!

(Note 21, pag. 70). On chercherait vainement ailleurs que dans les bons ouvrages modernes, un système complet de physiologie et de médecine où l'exactitude s'unisse à la profondeur, parce qu'il est un grand nombre de modifications propres au corps de l'homme que le temps et l'expérience nous ont dévoilées. Il y a beaucoup de maladies dans l'ordre des chroniques sur-tout dont les anciens n'avaient qu'une connaissance incomplette faute d'occasions pour les observer, et dont les modernes ont perfectionné l'étude par cela seul que devenues fréquentes et multipliées, les observations en doivent être aujourd'hui plus communes et plus faciles.

(Note 22, pag. 71). Si ratio aliqua inveniri possit quæ homines sapientiores et ingeniosiores reddat quam hactenùs fuerunt, credo illam in medicinâ quæri debere. DESCARTES, *dissert. de methodo.*

(Note 23, pag. 74). L'influence des affections physiques et de toutes les circonstances qui les modifient sur le caractère des idées, la trempe de l'esprit, les dispositions intellectuelles et les habitudes morales, a été développée par le Sénateur CABANIS, avec la justesse d'un médecin philosophe et la solidité d'un philosophe médecin. Je renvoie pour les détails de ce sujet à l'ouvrage sur les *rapports du physique et du moral de l'homme*, par P. J. G. CABANIS, 2 vol. Paris, 1802. 8.

(Note 24, pag. 76). CONDORCET, dans la contemplation de l'espèce humaine, marchant d'un pas ferme et sûr vers la perfection et le bonheur, dans le tableau de ses améliorations et de ses progrès, *trouve un asile où le souvenir de ses persécuteurs ne peut le poursuivre.* Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain. Paris 1797, *in*-8.°, pag. 390.